

CABLER
DLettres québécoises Page D 3
Le Feuilleton Page D 5Betty Goodwin Page D 10
Formes Page D 12

ALBERTO MANGUEL

Histoires personnelles, histoire universelle

Le pari était de taille: retracer toute l'histoire du livre. Si on se fie au succès de librairie de *Une histoire de la lecture*, on peut dire qu'Alberto Manguel l'a bien tenu. Un livre particulier, une existence singulière.

ROBERT CHARTRAND

Alberto Manguel était de passage à Montréal pour participer au quart de siècle des éditions Actes Sud, mais aussi pour parler de ce livre inclassable. *Une histoire de la lecture* est un livre savant: il a nécessité des années de recherches, comme en témoignent les quelque 700 notes en fin de volume. Il s'avère toutefois accessible: il connaît un succès de public dans tous les pays où il a été distribué. Ce projet un peu fou, ou plutôt «utopique» tant son objet était vaste, est né de presque rien, d'une impulsion initiale aussi simple qu'aléatoire — comme toute fécondation, en somme. «J'avais écrit un article sur l'histoire des anthologies pour le New York Times et comme mon texte leur avait plu, ils m'ont demandé d'en écrire un autre. Je me suis dit: pourquoi ne pas aller plus loin? Chaque lecteur fabriquant sa propre anthologie, qui est la somme de ses lectures, pourquoi ne pas réfléchir sur ce qui définit un lecteur, sur son histoire?»

Le projet d'*Une histoire de la lecture* était désormais lancé, dont la complexité, l'immensité sont vite apparues à Manguel. «Dès le début de la rédaction du livre, j'ai fait deux constats: cette entreprise était presque infinie, et puis je ne savais rien de cette matière que j'avais choisie et qui englobait à vrai dire toute l'histoire de l'humanité.» Il n'abandonne pas, mais renonce sagement à la prétention de tout couvrir. Il s'est laissé guider par le hasard de ses recherches dans diverses bibliothèques en Amérique et en Europe, retenant, en plus des grands événements, de nombreux détails sur lesquels il tombait. «Me demandant pourquoi nous lisons silencieusement, j'ai été entraîné vers Saint-Augustin. J'ai voulu connaître la couleur de ses cheveux et de ses yeux. Mille petits détails qui m'ont amusé follement, beaucoup plus, à vrai dire, que la rédaction même.» Son livre est truffé d'anecdotes, qui le rendent vivant et séduisant pour un large public. «Je n'ai pas voulu que le livre m'ennuie moi-même. Et puis, j'avoue que je raffole des commérages. J'ai donc raconté des épisodes de la grande histoire en passant par la petite.»

Un roman et ses personnages

Le livre de Manguel se lit comme un roman, chaque chapitre étant centré sur un personnage qui en devient en quelque sorte le thème. «Ça me fait plaisir que vous me le disiez, mais cette construction n'était pas voulue au départ. J'avais commencé le livre sans savoir au juste où je me dirigeais, sinon que le domaine que j'avais à explorer était vaste comme le monde. Et j'ai choisi une procédure finalement assez curieuse. J'ai commencé par écrire des chapitres sur différents thèmes et c'est par la suite que je me suis rendu compte que chacun était construit autour d'un personnage, une sorte de lecteur phare: Rainer Maria Rilke, Louise Labé, Kafka. Une fois la plupart des chapitres écrits, je me suis demandé: comment vais-je les structurer, les agencer? L'ordre chronologique n'était pas pertinent, puisque personne ne lit ainsi, en commençant par La Chanson de Roland pour terminer — si l'on peut dire — par les romans de Marie Darrieussecq.»

Sa propre histoire de lecteur, tout à fait singulière, Manguel n'avait pas songé à en parler, car il croyait qu'elle n'intéresserait personne. Un ami l'a détrompé. «J'ai fait lire le manuscrit à Sam Persky, un garçon très intelligent qui a écrit lui-même des livres très fins sur les mythologies gaïes de notre époque. Il m'a dit: ce qui manque à ton livre, c'est ta voix à toi. Alors, sans me mettre au premier plan, je me suis dit que je pouvais faire passer ce fil autobiographique dans le livre en y glissant ma propre expérience des choses.»

VOIR PAGE D 2: MANGUEL

LIVRES

M i c h a e l D E L I S L E

La Chanson d'une providence

Après l'avoir triturée pendant dix ans, l'écrivain Michael Delisle a réussi à trouver la voix qu'il cherchait pour exprimer *Le Désarroi du matelot*. «J'ai voulu raconter l'histoire de la mort d'une providence», raconte l'auteur, qui tourne le dos à la poésie pour embrasser la prose, mais conserve de ce passage toute la richesse d'une écriture nourrie de sensations.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Cette histoire commence avec une rage peu commune.

«À proprement parler, j'ai fait sauter Jean-François Vézina-Côté, quatorze ans. Décapité par la déflagration. Sa tête rousse a volé dans les airs et s'est nichée dans l'immense sapin bleu sur le parterre de ses parents.»

L'auteur, Michael Delisle — prononcez la première portion à l'anglaise, la seconde à la française —, évoque son passé musical et d'anciennes leçons de piano visiblement bien intégrées pour associer ce début percutant et toute l'entrée en matière de son roman aux premiers temps forts d'une sonate. «Après l'avoir terminé, je me suis rendu compte que j'avais conçu le livre sous la forme d'une sonate, avec un premier mouvement allegro, un deuxième plus lent, plus tragique, et une finale staccato, ce qui m'avait complètement échappé à l'écriture», explique Delisle, que l'on a d'abord connu comme poète mais qui se consacre aujourd'hui exclusivement à la prose, avec déjà nouvelles et romans dans son baluchon d'écrivain.

Le Désarroi du matelot met en scène deux hommes, l'un, Richard Daudelin, criminel sans remords mais aussi axe central de cette «histoire de la mort d'une providence», l'autre, Renaud Harrison, détective privé sans envergure, dénué de tout pouvoir sur les êtres qui l'entourent, jusqu'à ce jour où il croise la route de Daudelin et en fait secrètement l'objet d'une obsession démesurée.

VOIR PAGE D 2: DELISLE

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND

LIVRES

MANGUEL

L'expérience de la lecture, d'ailleurs, semble être commune à tous les hommes

SUITE DE LA PAGE D 1

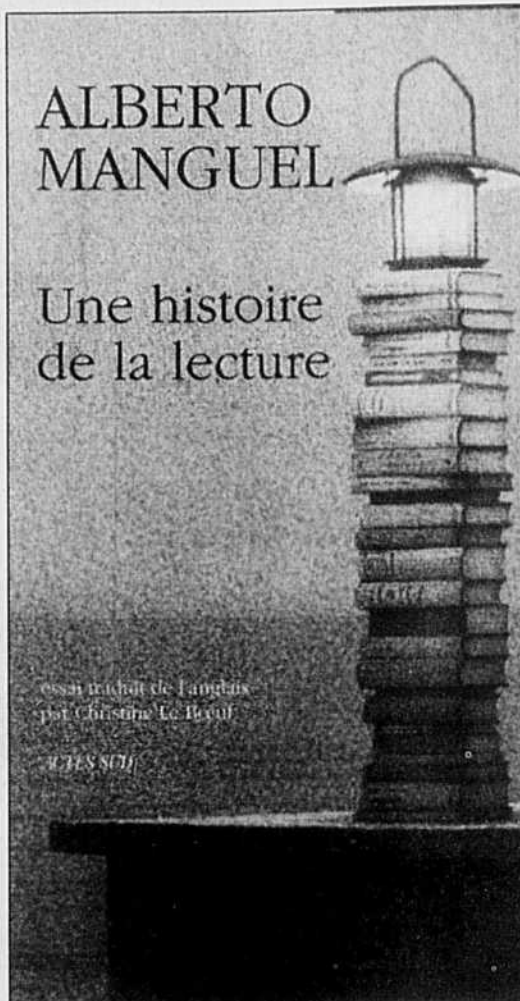
Sa venue à la lecture, comme toute sa petite enfance, est proprement romanesque. L'une et l'autre l'ont prédisposé à devenir traducteur et citoyen du monde. Fils de diplomate, ses parents parlaient l'espagnol et le français. «Or, je ne sais trop pourquoi, mes parents avaient décidé que je vivrais avec ma nourrice à l'écart, dans une autre partie de la maison familiale. C'est elle qui m'a appris mes deux premières langues, qui furent l'anglais et l'espagnol.» Si bien que le jeune Manguel n'a pas pu communiquer avec ses propres parents avant l'âge de sept ans, quand il a appris l'espagnol! «Ma nourrice me parlait comme à un adulte — je m'en rends compte maintenant — et ça me convenait parfaitement. Elle ne croyait pas à la littérature enfantine pas plus d'ailleurs qu'au monde spécifique des enfants. Je me souviens parfaitement de l'avoir accompagnée dans des librairies de Buenos Aires, où elle me laissait choisir les livres que je voulais. J'avais le droit de tout lire, littéralement. J'ai donc lu des livres pour enfants mais en même temps bien d'autres. S'ils m'ennuyaient, je laissais tomber.»

Isolé de ses parents et des autres enfants, ce n'est qu'à sept ans qu'il découvre sa différence. Il n'en souffre pas, beaucoup s'en faut. «J'ai eu la chance d'apprendre très tôt que la société s'appuie sur des conventions parfaitement arbitraires, sur ce qu'un enfant ou un adulte devrait être ou ne pas

être. Moi, j'ai pu choisir très tôt de faire ce qui me convenait: tout était acceptable.»

Cette éducation libérale, il en a tiré le meilleur parti, comme de sa rencontre, déterminante elle aussi, avec l'écrivain Jorge Luis Borges, à qui Manguel a fait la lecture pendant deux ans. Magie du hasard objectif? «Borges raconte dans une petite parabole l'histoire d'un homme qui, ayant décidé de dessiner une carte des événements de sa vie, se rend compte, une fois devenu vieux, que cette carte dessine les traits de son propre visage. Je crois qu'il y a dans ce texte une grande vérité: ce que nous appelons le hasard, ces choix que nous faisons au jour le jour, les rencontres, nos lectures, tout cela ne tombe en place qu'à la fin de notre vie, où nous constatons après coup que tout avait un sens, comme dans les dernières pages d'un bon livre.»

Comment écrire le dernier chapitre d'Une histoire de la lecture alors que celle-ci n'a pas de fin? L'auteur, plus présent qu'ailleurs, y imagine le livre idéal, qu'il aimerait



lire et écrire. «L'idée très borgesienne d'imaginer le livre que je n'aurais pu écrire m'est venue en désespoir de cause. Je ne voulais pas finir, j'avais d'autres idées, mais mon éditeur me pressait depuis deux ans. Alors, ce dernier chapitre est devenu le fourre-tout où je pouvais mettre, comme en rêvant, tout ce que je n'avais pas pu utiliser dans ce qui précède.» Merveilleux débarras!

Alberto Manguel se réjouit du succès de son livre, traduit en plusieurs langues dans les nombreux pays où il a été diffusé, et se dit étonné de voir qu'on l'a accueilli de la même manière, ici comme en Turquie ou ailleurs. L'expérience de la lecture, d'ailleurs, semble être commune à tous les hommes, nonobstant leurs langues et leurs cultures respectives. «Dans tous les pays, j'ai pu constater que les préjugés contre les intellectuels étaient les mêmes: les lecteurs du monde entier ont à les subir. Même en France, où les intellectuels ont beaucoup de prestige — c'est le seul pays où, encore de nos jours, on peut rencontrer des gens qui se disent philosophes de profession! —, les enfants qui lisent vont être traités d'idiots par leurs camarades.» Opprimés ou moqués, les lecteurs demeurent libres, bâtissant à chaque lecture leur propre histoire. Celle d'Alberto Manguel est passionnante.

UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

Alberto Manguel
Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal,
1998, 428 pages

DELISLE

Michael Delisle laisse beaucoup parler les sensations

SUITE DE LA PAGE D 1

Sonate en trois mouvements

Première portion du roman: mouvement *allegro*. En compagnie de Daudelin, la cinquantaine, nous assistons au déroulement de quelques crapuleux crimes, d'une cruauté impitoyable non seulement par leur facture mais aussi parce qu'ils ne sont suivis d'aucune espèce de contrition venant du criminel. Détaché semble-t-il de la réalité, il porte ainsi sur le cœur une petite photo plastifiée, tirée d'un journal. C'est l'image de Jean-François Vézina-Côté, cet adolescent que le hasard a fait passer à côté d'une auto piégée au moment où elle explosait, le tuant au passage. Victime innocente d'un crime pensé et exécuté par Daudelin, le jeune homme est devenu son ange.

«C'est vrai, je porte souvent la main à mon cœur, affirme Richard Daudelin. C'est là, dans ma poche, que se niche la photo de Jean-François Vézina-Côté. Je ferme les yeux et lui rends grâce. Pour sa guidance. Pour sa providence. Pour sa chaleur [...] Ton aide est vaste mon cherubin.»

Pour retrouver un semblant de plénitude, l'homme verse dans le mysticisme et s'accroche au sourire attendrissant de Sister Russell et aux bienfaits de sa mission. Pauvre bougre, affecté d'un mal qui ronge son corps, qu'il porte comme un fardeau — les attaques de psoriasis, seul indicateur de sa sensibilité, lui pèsent énormément —, il va sa vie, se convainquant de sa innocence malgré l'horreur de ses méfaits.

Deuxième portion du roman: mouvement *legato*. Nous remontons le cours de l'histoire, les parcelles de temps parcourues déjà dans la première partie sous le joug de Daudelin, mais en compagnie cette fois de Renaud Harrison. Détective privé dont l'existence est menacée par la fortune et les prises de décision de sa femme et de son beau-frère, Harrison est terne, morne, vide.

Chargé un jour de filer Richard Daudelin par son patron, il trouve en cet homme, atteint comme lui d'un psoriasis aigu, un sens à sa propre vie. Obsédé, obnubilé, il le traque, inconnu, force le destin à croiser son chemin et inonde Daudelin de petites attentions que le criminel attribue à la grandeur d'âme de la «providence» et au regard protecteur de son «cherubin roux».

Une décennie de besogne

Nous tairons ici la finale de ce roman, dont la construction est habile, intelligente et procure au lecteur l'immense satisfaction d'avoir lui-même brouillé pour atteindre l'épilogue. La lecture du second chapitre, reprenant les événements du premier mais vus sous l'œil d'un autre personnage, témoigne ici d'une maîtrise exceptionnelle de la structure romanesque, en même temps qu'un souci de l'épuration et de l'absence de superflu appréciable dans cette ère littéraire du «tout-cuit-dans-le-bec».

Le lecteur prendra ainsi plaisir à travailler pour cueillir son dû. L'au-



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR

L'écriture fut ardue parce que le sujet tenaillait Michael Delisle.

teur, lui, a mis dix ans à peaufiner ce livre, le travaillant sous la forme d'un mémoire de maîtrise (études littéraires), le transformant en une nouvelle de quelques maigres pages, multipliant ensuite les mots, jetant le contenu au panier pour recommencer encore et encore.

L'écriture fut ardue parce que le sujet tenaillait Michael Delisle. Dans cette figure de Richard Daudelin, c'est un peu l'image qu'il s'est faite de son propre père qu'il a voulu reproduire. «C'est la première fois que je prends dix ans comme cela avant de publier un livre, explique-t-il. La première fois aussi que je touche à un sujet aussi difficile et profond, mon propre père. Mais ce qui a retardé le processus, c'a été le combat contre le sujet, le fait d'avoir longtemps essayé de mener le livre là où il ne voulait pas aller. Je me battais contre le sujet parce que je n'arrivais pas à assumer la souffrance qu'il comportait.»

Souffrance non pas dans la violence des gestes de Daudelin, mais plutôt dans la cohabitation chez le même homme de la violence criminelle et du feu religieux. «On pourrait croire que parce qu'il est avec Dieu et qu'il respire la prière, c'est une sorte de saint homme. Mais pas du tout! Le mysticisme, la religion le renforcent tout à fait dans son désir de se couper du monde. Ce qui a été très souffrant pour moi, c'est d'accepter que ce personnage-là — que j'ai un peu calqué sur l'image de mon père, comme homme — n'a aucune idée de ce que peut être l'autre. Il n'est pas ouvert et ne se sent aucune responsabilité envers les gens qui l'entourent.»

Le dernier souffle de la providence

Ce roman a démarré avec le souhait de concevoir une histoire autour de la mort d'une providence. «Je voulais montrer que ce qu'on croit provenir de Dieu et de sa force vient finalement du terrestre.» Daudelin explique les bonheurs de son existence par le pouvoir angélique de son petit bonhomme roux, qu'il tient serré sur son cœur faussement penché vers les autres. Quelque générosité tombée du ciel revêt pour lui la forme d'une intervention de Dieu. Tout s'effondre soudain lorsqu'il comprend que la main de Dieu n'est

en réalité que la générosité encombrante de son poursuivant. «Je pense qu'il y a des générosités imposées, comme celles de Harrison, qui ont toutes les allures d'un viol, explique Michael Delisle. À force de se faire donner des choses, on finit par perdre le pouvoir d'acquiescer soi-même. C'est un peu ça la mort de la providence. Et je crois que ça s'apparente beaucoup à ce qu'on vit présentement sur les plans social et politique, où l'État a beaucoup donné et les gens sont maintenant en crise.»

Écrivain poète dans les premiers temps de sa vie — il se dit désormais trop vieux pour ce genre et suffisamment mûr pour aborder le cadre de la prose —, Michael Delisle laisse beaucoup parler les sensations, colore son roman d'odeurs et de descriptions qui ajoutent à cette impression de pénétrer un univers particulier. Employé d'une tannerie, l'odeur de charogne enveloppe Daudelin. Lorsque, comme il le dit, les «tiraillements de son ancienne vie» se manifestent, sa peau craque, «se fissure comme une banquise».

Le matelot, cette appellation que revêt Richard Daudelin puisqu'il a passé une partie de sa vie en mer, porté par les flots, se convainc d'avoir pansé ses plaies en s'accrochant à la parole d'une bonne samaritaine et à l'icône d'une victime de ses mauvais coups. Retrouvera-t-il la force de son désespoir, «le désarroi du matelot», lorsque ce dernier croisera les pas de Harrison?

Voilà une heure que nous bavardons, écrivain, journaliste, triturant l'œuvre, aller-retour criant de questions-réponses, et Michael Delisle en a peut-être assez d'expliquer ce roman qu'il a mis dix ans à lancer sur la place publique.

«Je n'aime pas les romans où on nous explique tout, où on sent que l'écrivain veut nous prouver les propos qu'il avance à l'aide d'une série d'explications... C'est peut-être un peu pour ça que j'écris en accordant plus de prix à la perception par le corps qu'à la simple volonté de contrôle par l'esprit.»

LE DÉSARROI DU MATELOT

Michael Delisle
Leméac, Montréal, 1998, 137 pages

XYZ éditeur

Anne Éline Cliche,
ambidextre,
signe un roman
et un essai
sur le judaïsme
et la chrétienté.

À lire pour le plaisir
et la connaissance.

Roman

Anne Éline Cliche
Rien et autres
souvenirs



324 p. • 24,95 \$

Essai

Anne Éline Cliche
Dire le
livre



244 p. • 24,95 \$

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525 2170 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net

RAYMOND CLOUTIER

UN RETOUR SIMPLE

roman

Un thriller affectif où s'agitent les nombreux survivants d'une époque révolue, qui tentent de contrer la solitude, le doux mal de cette fin de siècle.

LANCOT
ÉDITEUR

«On retrouvera dans ce livre, réussi pour un premier roman, le Raymond Cloutier que l'on connaît: l'esprit frondeur, le provocateur, l'homme qui ne se satisfait pas des demi-mesures, vomissant la bêtise et l'injustice. Zorro revu par Brecht.»

Michel Bélair, *Le Devoir*.

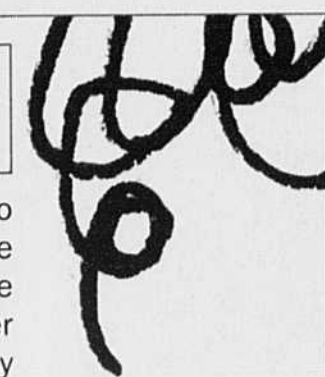
«M. Cloutier a su évoquer avec un brin d'humour et beaucoup de réalisme une époque où tout semblait possible, une époque d'avant le désenchantement. Il l'a fait d'une belle écriture, très fluide, capable d'exprimer aussi bien la passion que l'exaspération.» Réginald Martel, *La Presse*.



LECTURE DE POÉSIE

LE NOROÏT / OLIVIERI

Antonio D'Alfonso
Jean-Marc Fréchette
Corinne Laroche
Luc Perrier
Marcelle Roy



Mercredi le 7 octobre
20 heures

La soirée sera animée par
Paul Bélanger, directeur littéraire
des Éditions du Noroît

RSVP 739.3639

Olivieri
librairie

5219 ch. de la Côte-des-Neiges
514.739.3639
fax: 739.3630
H3T 1Y1
métro Côte-des-Neiges

FRANCE THÉORET

Une mouche au fond de l'œil



Pour sauver les figures de l'étrangère et de l'explorée,
France Théoret fait le pari d'un tangible présent
sans l'ombre d'une nostalgie.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Confession noire

CONFITEOR

Monique Bosco
Hurtubise/HMH, collection
«L'Arbre», Montréal, 1998, 132 pages

Dans la quinzaine de romans et de recueils de nouvelles qu'elle a fait paraître depuis le début des années 60, Monique Bosco pose un regard grave, parfois acide ou moqueur sur les pièges de la mémoire, les désillusions inévitables de la vie de couple, le poids écrasant des conventions et des préjugés. Ses personnages, victimes ou simples pantins, se leurrent en toute bonne foi sur leurs propres sentiments et constatent souvent trop tard que les rapports humains sont des marchés de dupes. Il y a, chez la romancière Monique Bosco, une moraliste qui se profile depuis le début; elle se pose moins en juge de ses personnages qu'en critique lucide de leur lâcheté ou de leur aveuglement.



Robert Chartrand

Un théâtre
intime
et cruel
d'une
implacable
rigueur

Confiteor: le titre dit si justement la teneur du livre qu'il n'est suivi d'aucune indication de genre. Ni roman, ni tout à fait récit autobiographique, c'est un acte de confession authentique adressé à Dieu lui-même, l'examen de conscience patient et parfois douloureux d'une femme surprise de constater que voici déjà venue la vieillesse. Il se fait tard dans sa vie. La mort, sait-on jamais, peut être proche: le temps est venu, lui semble-t-il, d'examiner ce qu'elle a fait jusqu'ici. Quel mal a-t-elle commis? Quel bien a-t-elle omis de faire? La confession sera morale avant tout: c'est l'âme qui est ici en cause, et non le corps.

Passé et passé immédiat

Ce retour sur soi porte surtout sur le proche et le lointain — passé immédiat ou souvenirs de jeunesse, pensées intimes ou préoccupations universelles — et s'occupe peu en revanche des zones intermédiaires, pourtant vastes: on songe ici à la période de la maturité, et notamment à la longue carrière de Monique Bosco comme professeur de littérature à l'Université de Montréal; elle n'en dit mot, si ce n'est par le moyen de l'autodérision, lorsqu'elle assimile sa propre confession à une mauvaise copie d'élève...

Peut-être n'y a-t-elle pas trouvé de motif de reproches... Nous sommes plutôt dans le registre de l'intime.

L'examen de son enfance et de sa jeunesse tient à quelques souvenirs prégnants: celui, attendri, d'une grand-mère dont la mort l'a peinée plus que celle de tous ses autres proches; ou celui du père, qui avait voulu changer de nom pour ne pas nuire à ses affaires. On le comprend: il est juif, et ce sont les années 40. Pour l'adolescente d'alors, qui vivait avec sa famille à Mar-

seille, ses parents n'étaient jamais assez conformes; elle avait honte d'eux comme il est normal à cet âge, mais n'était-ce pas une faute grave que de leur reprocher leur judéité? Pire: dès la fin de la guerre, elle s'est efforcée de se détourner de son «devoir de mémoire» à propos de l'Holocauste: «Moi aussi j'ai voulu me fermer les yeux et les oreilles, ne rien entendre, ne rien comprendre, voilà quel fut, et pendant longtemps, mon seul credo.» L'aveu de ce négationnisme intime a des accents déchirants.

La dame âgée revient sur cette période tragique lorsqu'elle a connaissance du procès de Maurice Papon, ce collaborateur français, qui a fait grand bruit il y a quelques mois. L'homme est coupable, cela saute aux yeux. Mais qui ne l'a pas été, à quelque degré? Et si on ne peut pardonner, est-on justifié de se venger? Plutôt que la colère, c'est une sorte d'amer-tume désolée qui parle ici.

Sur un registre plus intime, Monique Bosco s'accuse d'avoir été «une enfant sage et ennuyeuse qu'un rien fatiguait», qui se réfugia très jeune dans la lecture pour fuir la réalité, poussée par quelque démon qui «l'obligeait à ne vivre qu'en surface des êtres et des choses». La faute paraît vénielle en regard des précédentes; c'est pourtant celle qui lui paraît la plus grave. Elle ne se pardonne pas ce défaut de participation à la grande aventure de la vie, à cette fête où chacun est convié et où elle n'aurait pas joué le rôle qu'elle aurait dû: «Je me suis raconté ma vie bien plus que je ne l'ai vécue. Tant de paroles et si peu de gestes concrets.»

faut de participation à la grande aventure de la vie, à cette fête où chacun est convié et où elle n'aurait pas joué le rôle qu'elle aurait dû: «Je me suis raconté ma vie bien plus que je ne l'ai vécue. Tant de paroles et si peu de gestes concrets.»

L'égoïsme des solitaires

On ne s'étonnera pas dès lors qu'elle ait vécu seule, par choix délibéré. Elle se dit coupable, haut et fort, de «l'implacable égoïsme des solitaires, ceux qui ne peuvent rien partager, ni une chambre, ni un lit, donc, évidemment pas une vie», mais, ajoute-t-elle, «je ne peux ni ne veux me repentir de cela». Par ce refus d'une vie partagée, qu'on lui reprochera souvent, elle a le sentiment profond d'avoir été fidèle à elle-même.

Monique
Bosco



Confiteor



COLLECTION L'ARBRE

Elle se trouve maintenant vieille — Monique Bosco a 71 ans —, les douleurs sont devenues quotidiennes, le corps se tasse. Elle s'intéresse au cycle des saisons, à la santé de ses géraniums, bref à ce qu'elle appelle «les joies simples de la vie». L'actualité dont elle parle, c'est celle des grands faits divers: le recours en paternité contre le chanteur Yves Montand, la mort de Lady Diana, la crise du verglas, les «déboires» du président Bill Clinton. Que tirer de ces événements spectaculaires dont toute la planète a eu connaissance, si banals au fond, si pauvres de sens? Sûrement aucune réflexion digne de ce nom. Monique Bosco, comme nous tous, y réagit, sans plus, exprimant sa désapprobation ou sa sympathie.

Ce *Confiteor*, cet acte d'humilité et de lucidité, est aussi l'œuvre d'une lectrice. La littérature y circule de part en part, compagne de toujours, consolation, parfois, ou miroir. Bosco cite Claudel, Racine, Gertrude Stein. Elle relit surtout *À la recherche du temps perdu* de son «cher Proust», ce chef-d'œuvre de l'explo-

ration de la mémoire, de ses méandres et de ses faux-fuyants. Moins attendu, le bonhomme La Fontaine — oui, celui des *Fables* — est souvent cité. Il devient ici un frère spirituel, fort différent du fabuliste gentillet qu'on croit connaître. Monique Bosco nous rappelle que La Fontaine fut aussi un écrivain profond qui a distillé dans son œuvre ce pessimisme moral qui a occupé tant d'esprits du XVII^e siècle français.

Cette confession publique, qui rejette toutes les complaisances, paraît bien anachronique en cette ère postmoderne où triomphe le contentement de soi. Bosco se reproche son incuriosité, son ignorance, son manque de compassion pour ces êtres qu'elle a croisés et qui auraient sans doute eu besoin d'elle. Elle dit même avoir été «cruche, naïve et do-

lente» tant elle a peu et mal vécu. Cette mise à nu de son âme est une tâche ingrate, ardue et trompeuse, que l'auteur interrompt puis reprend, variant les approches comme si elle cherchait à tromper sa propre vigilance pour enfin parvenir à avouer ses vraies fautes. *Confiteor* est un théâtre intime et cruel au sens où l'entendait Antonin Artaud, c'est-à-dire d'une implacable rigueur. L'entreprise elle-même n'y échappe pas, si bien qu'elle se demande: «Est-ce écrire que de ressasser, encore et toujours, les mêmes litanies comme une vieille fille dévote?» Et il faut être bien naïf pour prétendre dire l'essentiel: «L'art de la fioriture est bien celui de la confession. Ou serait l'intérêt, autrement?»

Confiteor est un livre radicalement pessimiste, où le «je» qui tente de se dévoiler se dissout le plus souvent dans l'anonymat du «on». Qui parle, ici? Une femme, certes, une écrivaine qui a reçu le prix Athanase-David en 1996 pour l'ensemble de son œuvre, mais aussi, à travers elle, la part sombre, inavouable, qu'il y a en chacun.



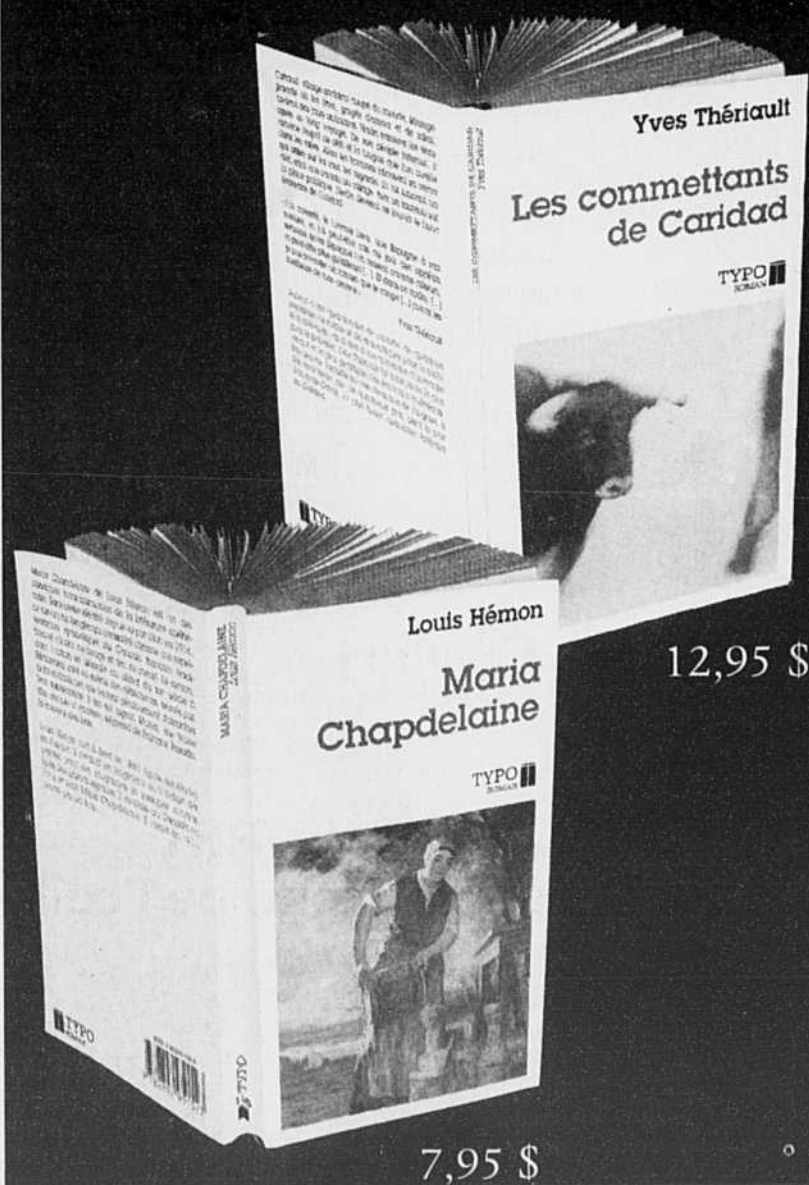
ROCH THEROUX

Monique Bosco a reçu le prix Athanase-David en 1996.



© Tre-Ting Su

TYPO, LES MEILLEURS AUTEURS QUÉBÉCOIS



12,95 \$

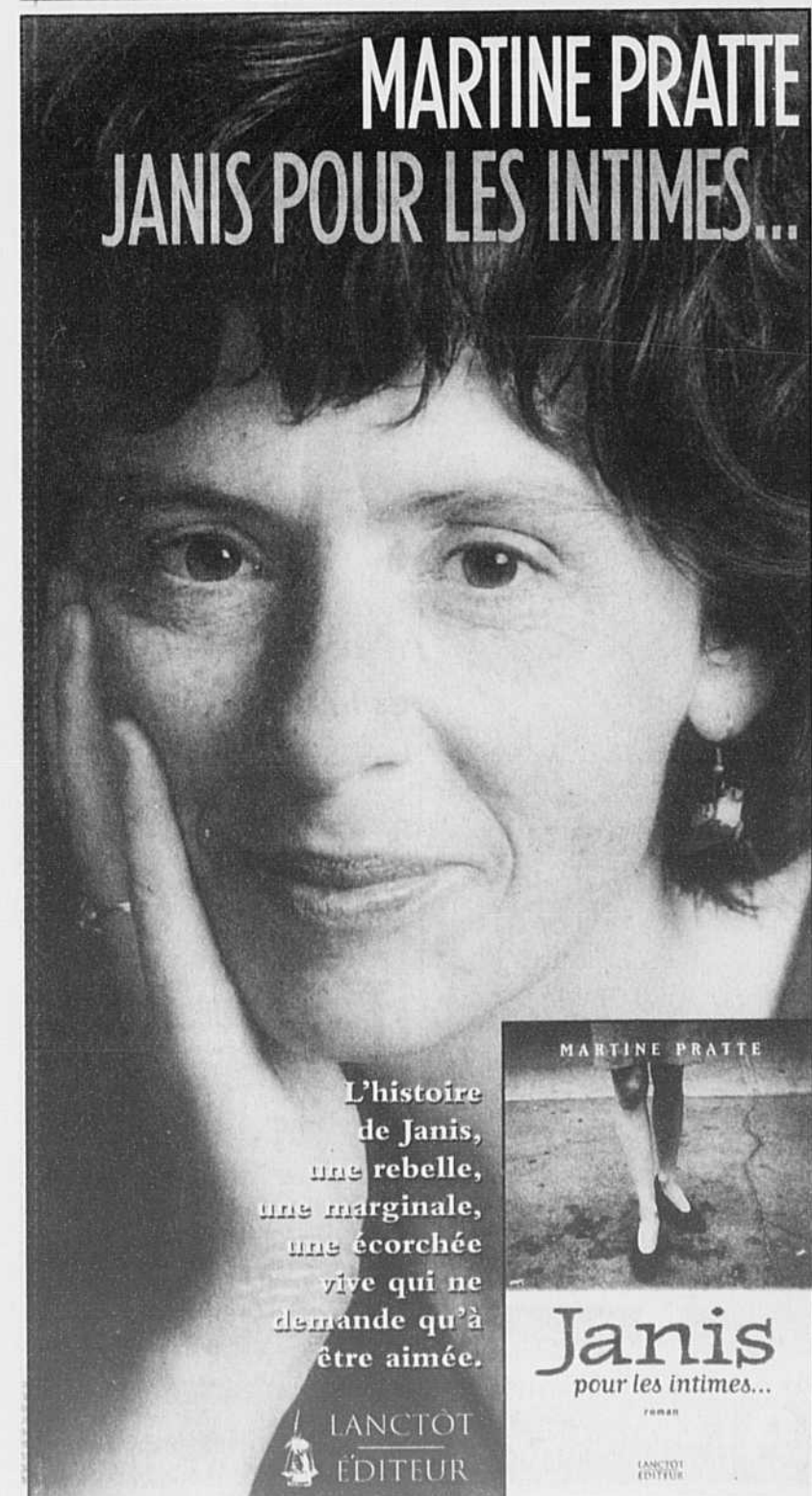
7,95 \$



TYPO

La passion de la littérature

MARTINE PRATTE JANIS POUR LES INTIMES...



L'histoire
de Janis,
une rebelle,
une marginale,
une écorchée
vive qui ne
demande qu'à
être aimée.

LANCOT
ÉDITEUR

MARTINE PRATTE



Janis
pour les intimes...

LANCOT
ÉDITEUR

Ying CHEN Immobile

«C'est une œuvre qui en appelle d'autres qui seront sans doute des chefs-d'œuvre.»

Robert LÉVESQUE
Midi-culture, SRC

«Cette romancière est une ensorceleuse. *Immobile* est à couper le souffle.»

Élisabeth BENOIT
La Presse



Boréal
Qui m'aime me lise.



168 PAGES • 18,50 \$

Comment
peut-on
vivre
aujourd'hui
quand le
passé brûle
encore?

LIVRES

LA CHRONIQUE

La mort dans le puits

Comme le petit Jésus sortant du temple, au son de l'harmonium

Il y avait, au fond de la cour, un puits. Un faux puits, avec sa margelle de bois, peinte en rose, un puits de conte de fée. Je grimpais dessus, me penchais pour apercevoir l'eau fraîche et, chaque fois, j'étais éberlué de découvrir la terre noire, les tiges pâles de l'herbe à poux, de grands filaments albinos, entre lesquels l'araignée tissait sa toile. Je m'asseyais au bord du trou et, lentement, me laissais glisser dans les limbes du puits. Mes pieds nus touchaient le fond mou et froid, et aussitôt je coulais: je me noyais, on me cherchait, on ferait des battues, on hurlerait mon nom dans tous les sentiers, on me pleurerait, je serais mort.



Robert Lalonde

roulais en boule sur le sol boueux, qui sentait le fond de baril, la vieille armoire moisie, la racine d'épinette, et je rêvais au grand deuil qu'enduraient ma mère, mon père, mes tantes, les pleureuses. Ma fausse mort, au fond du faux puits, silencieuse, grouillante des belles images de mon exposition au salon, de mon enterrement, de mes funérailles, très immodestes. J'entendais distinctement les voix éplorées, les sanglots, les soupçons, la peine inconsolable, la stupeur épouvantée: un enfant mort, c'était le pire des malheurs, on n'en reviendrait pas, je devais saint et martyr, on mettrait ma photo de première communion dans le portique de l'église, entre deux rameaux bénis. On mobiliserait toutes les charrettes, tous les camions des villages, qu'on charge-

rait de dahlias et de glaïeuls. Les filles de Sainte-Anne, les chevaliers de Colomb et les enfants de Marie mèneraient la procession. Je les voyais s'arrêter devant notre maison, décorée comme le reposoir de la Fête-Dieu, notre galerie survolée d'un dais de narcisses tressées, et maman, la sainte-mère-des-sept-mille-douleurs, assise sur sa chaise bercante, ornée de lys blancs. Mademoiselle Létourneau, ma maîtresse, s'avançait vers elle, toute de noir vêtue, son mouchoir fleuri à la main: — Ah, madame, quelle perte! C'était un enfant si brillant, pis si fin! — Quand y voulait, oui, y était emmenable en pique-nique...

Le reste se perdait dans une effrayante cacophonie de pleurs et d'innis regrets mélodieux. Je voyais grand-père, le bâtisseur du puits, fendant à grands coups de hache rageurs son œuvre assassine, mes cousins, grimpés dans les branches du pommier, croissant comme des cor-

beaux, chagrinés à mort, inconsolables. La suite du monde était imaginable, l'univers entier chialait la noyade du prodige, le village entraînait dans un terrifiant crépuscule qui ne s'acheverait que par ma résurrection. Petit ange de lumière, j'apparaissais, un matin, au fond du jardin, auréolé de rosée brillante, blême mais radieux comme le petit Jésus sortant du temple, au son de l'harmonium que touchait ma tante Pauline, dans le jubé de l'église, et qu'on entendait jusque dans les pays chauds, où chaque nègre et chaque négresse avait eu vent, comme de raison, de ma fin extraordinaire.

Un après-midi

Et puis, un après-midi très chaud de juillet, au beau milieu de ma gloire posthume, je m'endormis, au fond du puits, où le frais était bon. Je ne sais si je rêvai des limbes — les vraies, où j'avais si peur de choir, en mourant avant l'âge de raison —

ou bien du renversé aux framboises de maman, qui m'attendait sur le comptoir de la cuisine. J'ouvris les yeux sur trois étoiles, pétillant dans le rond noir du trou, au-dessus de moi, et entendis aussitôt la voix apeurée de papa, qui s'exprimait comme il le faisait parfois dans mes rêves, dans une tonalité de désarroi qui me paralysait: — Vous êtes sûre de l'avoir aperçu par ici, Irène?

— Là, en dessous du pommier, un peu avant la brunante! A moins que...

— A moins que quoi Irène?

— Ben... c'était peut-être le petit Dumoulin. Ces deux enfants-là se ressemblent comme deux coups de fouet dans de la crotte de vache!

Mademoiselle Irène Bérubé, la folle, notre voisine, et le fantôme de papa rôdaient autour du puits: j'étais mort, à coup sûr, et pas encore enterré. Je voulais crier, mais compris vite que je n'avais plus de voix, pas même un semblant d'appeau, au

creux du gorgoton, pour amener, d'une criallerie pointue, les pauvres vivants qui me cherchaient, dans la nuit de notre jardin. C'est alors que j'entendis le cri déchirant de maman, qui me parvint comme du fond d'un puits infiniment plus profond que le mien: — Y s'est noyé! Chu sûre qu'y s'est noyé!

Le fond du puits remua sous mon corps, je vis trembler les étoiles au-dessus de moi, dans la nuit ronde, une galopade encerclant le puits, des ris fusèrent — je reconnus le hurlement de mon cousin Jean-Marc, les couinements de Claire et de Mariel, mes cousines, le feulement de ma tante Aimée — et puis ce fut le gros silence funèbre, plus assourdissant que le grondement du tonnerre. Alors seulement suis-je sorti de la mort, du puits, de mon trou. J'émergeai, elle à la tignasse ébouriffée, aux jambes maquillées de boue, dans le jardin noir, où les deux pommiers, tout seuls, m'attendaient, bras écartés, cheveux au vent.

Le caquet bas

J'avancai vers notre maison, avec une lenteur d'apparition, frissonnant de partout, le caquet bas, plus incertain que Lazarre surgissant de son tombeau. Maman était assise sur la première marche de la galerie, la face dans ses mains, et il sortait d'elle une lamentation si poignante que je désirai tout à coup très fort mourir, là, dans l'herbe, à ses pieds, histoire de mériter pour de bon un si beau chagrin. Mais j'avancai encore, ressuscité très gêné, revenant plus pénal que le chien surgissant bredouille de la savane. Je toussai, me grattai la gorge, comme j'avais l'habitude qu'on faisait, pour signaler sa présence, en arrivant à l'improviste, là où l'on n'était plus attendu.

Maman sursauta, puis leva vers moi un visage si désespéré, si triste, que je regrettais amèrement de n'être pas tombé à l'eau pour vrai. Elle branla la tête, lentement, de gauche à droite, de droite à gauche, en dardant dans les miens deux yeux si merveilleusement découragés que, bien sûr, j'éclatai en larmes. Elle pleura aussi, mais sans bruit, puis tapota la marche, et aussitôt je courus m'asseoir à côté d'elle. Elle ne dit rien, moi non plus. Une lueur commençait entre les branches. Le chien vint mollement se coucher à nos pieds. Je regardais le puits, le faux puits, le lieu de ma mort, de ma fausse mort: j'étais étrangement triste, étrangement heureux, j'étais vivant, la nuit palissait et maman caressait mes cheveux.

Nous étions apaisés, épuisés. Nous étions à présent bien au-delà de l'effroi, au-delà de la joie. Nous étions sauvés, perdus, séparés, réunis, nous étions tels que nous n'avions jamais été, ensemble, tous les deux, graves et légers, un couple d'évadés, d'échappés, de ressuscités. Au bout d'un long moment de cette espèce d'extase extraordinairement soulageante, maman se leva, essuya son visage mouillé d'un rapide coup de manche, et, retrouvant sa voix d'avant ma mort dans le puits, elle m'assena enfin le coup que je méritais: — Tu vas passer la semaine dans ta chambre, samedi puis dimanche compris!

Je hochai la tête, trop content de m'en tirer à si bon compte. — Ah, mon Dieu, ton père, pis les autres!... Y sont au bord de l'eau!... Vite, monte à ta chambre, si tu tiens à rester en vie!

— Mais... — Pas de «mais», monte! — Tu vas leur dire que j'étais dans le puits?

— Non, j'vas leur dire que je t'ai trouvé mort, en dessous de la galerie, dévoré par les siffleurs!

Et elle rit, fâchée, délivrée: un rire de bon cœur et qui dura longtemps. Je l'entendais rire encore, quand les autres sont rentrés. Papa, bien sûr, était enragé. Il commençait à peine à tempêter quand maman prit le dessus:

— Y est ben assez puni de même. Pis nous autres aussi, non? — Juste avant de m'endormir, je songeai que je ne ressemblais pas du tout à Jean-Luc Dumoulin, qui était sage comme une image, ne faisait jamais pleurer sa mère, et n'allait jamais mourir nulle part, le pauvre.

TROIS-RIVIÈRES

du 2 au 11 octobre 98



SUGGESTIONS PARMIS LES 335 ACTIVITÉS

Le samedi 3 octobre

10h30 Brunch-Poésie: Les rêves et les dires: Regroupement des femmes pour la souveraineté et la Société St-Jean-Baptiste de la Mauricie, Musée des arts et traditions populaires du Québec, 200, rue Lavolette. Réservations: (819) 375-4881. Coût: 15,00 \$. Poètes: Nadine Fidji (La Réunion) et Nadia Chafik (Maroc). 13h00 à 17h00 Les Matins de la Poésie: 5e anniversaire. Société d'étude et de conférences, section Mauricie, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel de ville. 20h00 Danse-poésie: Entre l'arbre et l'écorce: Troupe Corpus Rhéus, Salle Anaïs Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425 place de l'Hôtel-de-ville. Réservations: (819) 380-9797, entre 11h00 et 18h00. Prix: 10,00\$ et 8,00\$ (étudiants) + taxes.

Le dimanche 4 octobre

11h00 Brunch-poésie. Le Salon du livre de Trois-Rivières reçoit Paul Chanel Malenfant, lauréat du Grand Prix de Poésie du FIP. Hall d'entrée du Musée des arts et traditions populaires du Québec, 200, Lavolette, (819) 372-0406. Coût: 18,00 \$ TTC. 13h00-17h00 Poèmes en direct. Création d'une banderole géante de poèmes et exposition de tous les poèmes des concours -- Québec, Normandie, Bretagne -- faits dans les écoles et les groupes de l'Âge d'or, sur des cordes à linge. Place de l'Hôtel de ville. ACTIVITÉ FAMILIALE. TOUS LES POÈTES PRÉSENTS.

Le lundi 5 octobre

19h30 Récital de poésie. Gagnant(e)s du concours du Conseil de l'Âge d'Or de la Mauricie et remise des prix. Centre culturel, 1425, place de l'Hôtel de ville, (819) 374-5774. 20h00 Récital de la jeune poésie. Brasserie Le Gambrinus, 5160 Boul. des Forges, (819) 691-5371. 20h30 Récital de poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes: revue Entrelacs.

Mardi 6 octobre

10h00 Fernand Leduc rencontre. Galerie d'Art du Parc, 864, des Ursulines, (819) 374-2555. 16h00 Apéro-poésie. Les 15 ans de l'Atelier Silex. Hall d'entrée, Hôtel de ville, place de l'Hôtel de ville, (819) 379-0121. 17h00 Apéro-poésie. Musée des religions de Nicolet, 900, rue Louis-Frédette, (819) 293-6148. 20h30 Récital-jeune poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925.

Le mercredi 7 octobre

17h00 Apéro-poésie. Centre social du pavillon des Humanités, Cégep de T.R., 5175, boul. Lavolette, (819) 376-1721. Coût: 3,00\$. Mise en scène: Pierre Legris. 17h00 Apéro-poésie. Collège de Shawinigan, 2265, boul. du Collège, (819) 539-6401. 20h00 Jazz-poésie. Resto-Bar Le Somnambule, 599, de rue, Shawinigan, (819) 537-5718. 20h00 Café-rencontre: poète Louis Caron. Vieux Presbytère de Batiscan, 340 Principale, Batiscan, (418) 362-3137. Coût d'entrée: 4,00 \$. 20h00 Récital-poésie du Comité de Solidarité Tiers-Monde: poèmes de liberté. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925.

Le jeudi 8 octobre

17h00 Chanson-poésie. Le Villebrequin, 301, 6e rue, Grand-Mère, (819) 533-5174. Chansonnier: Michel-Maurice Fortin, poètes: Rolande Ross (Québec), Catherine Hunter (Manitoba), Marc Arseneau (Acadie). 17h00 Apéro-poésie. Centre social du pavillon des Humanités, Cégep de Trois-Rivières, 5175, boul. Lavolette, (819) 376-1721. Coût: 3,00 \$. 20h00 L'Ensemble Tirelou interprète Félix Leclerc. Salle Anaïs Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425 Place de l'Hôtel-de-ville, 10,00 \$ TTC. Réservations (819) 380-9797 entre 11h00 et 18h00. 20h30 Chanson-poésie: Ferhat, poète algérien chante pour la liberté dans son pays. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Prix 5,00\$. Ce montant sera versé à la famille d'un poète algérien assassiné. 20h30 Poésie. Café La Pierre Angulaire, 39, Chemin des Loisirs, St-Elie-de-Caxton, (819) 268-3393. 21h30 Erotisme et poésie. Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235. Coût: 10,00 \$ tte.

Le vendredi 9 octobre

19h00 Récital en langue espagnole. Salle Rodolphe-Mathieu, Pav. Michel-Surrazin, U.Q.T.R., (819) 370-1502. 19h00 Poèmes en langue anglaise. Église anglicane St-James, 811, des Ursulines, (819) 374-6010. 20h00 Chansons-poésie: Grand parleur, petit faiseur: Kevin Parent. Salle J.-A. Thompson, 567, rue des Forges, Prix: 28,00 \$ - taxes et services. Réservations entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. 20h30 Spectacle de poésie en langue portugaise. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. 21h30 Hommage à Félix Leclerc. Le Maquisart, 323, rue des Forges: Fabiola Toupin, Manu Trudel, Viviane Arnaux, François Michaud, Guy Marcotte et d'autres. Coût d'entrée: 10,00 \$. Réservations: (819) 379-0235.

Le samedi 10 octobre - 20h00 GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE

Maison de la culture de Trois-Rivières, 1425, place de l'Hôtel de ville. Prix: 6,00 \$ TTC. Réservations entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. Animation: Michel Garneau. Diffuseur officiel: Radio-Canada ME. 30 poètes sur scène.

Le dimanche 12 octobre

11h00 Brunch-poésie. Le Salon du livre de Trois-Rivières reçoit Thérèse Renaud et Fernand Leduc, signataires du Refus Global (1948). Hall du Musée des arts et traditions populaires, 200, Lavolette, (819) 372-0406. Coût: 18,00 \$ TTC. 13h00 Poèmes en cerf-volant. Groupe l'Oeil tactile. Création de cerf-volants, poèmes et dessins. Activité familiale. Terrasse du Parc Portuaire. 20h00 Jazz-poésie. Récital des médias. Avec Josée Boudreault de Cogeco Télévision et ses invités. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 683-1151. 20h30 Lèvres urbaines fêtent ses 15 ans. 25h00 Poèmes de nuit: dernier tour du monde. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Tous les poètes invités encore présents.

ACTIVITÉS

tous les jours ou presque...

REPAS-POÉSIE

12h00 Dîner-poésie Angéline Ristorante, 513 A, des Forges, (819) 372-0468	12h00 Dîner-poésie Resto-Bar Nord-Ouest 1441, Notre-Dame (819) 693-1151	12h00 Dîner-poésie Le Lupin: 5,6,7,8,9 oct.: 376, St-Georges (819) 370-4740
19h00 Souper-poésie Angéline Ristorante 513 A, des Forges (819) 372-0468	19h00 Souper-poésie Bistro St-Germain 401, St-Roch (819) 372-0607	19h00 Souper-poésie Le Lupin: 3,4,11 oct 376, St-Georges (819) 370-4740

APÉRO-POÉSIE

17h00 Apéro-poésie Resto-Bar Nord-Ouest 1441, Notre-Dame (819) 693-1151	17h00 Apéro-poésie Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925	17h00 Apéro-poésie CFOU. Maquisart: 5,6,7,8,9 oct. 323, des Forges (819) 379-0235
--	--	--

RENCONTRE-POÉSIE

15h00 Café-poésie-
Rage CFOU: 5,6,7,8,9
Morgane 418 des Forges
(819) 694-1116

20h00 Un poète raconte,
Libr. l'Histoire sans
fin: 3-11 oct., 1374 Hart
(819) 374-8453

CINÉMA-POÉSIE

MUSIQUE-POÉSIE

20h00 Jazz-poésie Resto-Bar Nord-Ouest 441, Notre-Dame (819) 693-1151	21h30 Blues-Jazz-poésie 3,4,5 oct. Le Maquisart 323 des Forges (819) 379-0235	21h30 Spectacle-poésie 6,7,8,9 oct. Le Maquisart 323 des Forges (819) 379-0235
23h00 Poèmes de nuit Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925		

INFO-FESTIVAL
ACTEL
1-819-378-1212

La liste des poètes invités se consulte
sur internet à l'adresse ci-dessous :

http://www.aiqnet.com/fiptr

LE DEVOIR

Le British Council

CHEY
94,7 FM
ROCK • DÉTENTE

CHLN 55AM
55.5 FM
LES MONTAGNES EN FAMILLE

COGECO
Télévision
Tous les jours

Consulat Général de France
à Québec
Service Culturel
Scientifique et de Coopération

f
FORUM DES
POÈTES

MAISON DE LA CULTURE
DE TROIS-RIVIÈRES

HÔTEL
DES GOUVERNEURS

PRO-HELVETIA
Fondation suisse pour la culture

ARCADE

BUROMAX

COGECO
Télévision
Tous les jours

COGECO
Télévision
Tous les jours

Le Nouvelliste

Tourisme
Québec

Estuaire

Blanc DRY

PRO-HELVETIA
Fondation suisse pour la culture

chaîne culturelle
Radio-Canada
DIFFUSEUR OFFICIEL

National
TICOM

trois-rivières

New Brunswick
Municipalités, Culture et Multiculturalisme

Le Nouvelliste

Tourisme
Québec

Estuaire

Télé-Québec
DIFFUSEUR OFFICIEL

MÊMES PROBLÈMES
UNE SOLUTION
LA SOLIDARITÉ



(514) 257-8711
1-888-234-8533
www.devp.org

DÉVELOPPEMENT
ET PAIX

LIVRES

LE FEUILLETON

Hymne à la nuit

LES SAISONS DE LA NUIT

Colum McCann
Traduction de l'anglais (Irlande) par
Marie-Claude Peugeot
Belfond, Paris, 1998, 322 pages

En cette rentrée, Belfond mise beaucoup sur ce roman du jeune Irlandais de 33 ans, Colum McCann, auteur jusqu'à hier d'un recueil de nouvelles, *Fishing the Sloe-Black River* (1994), et d'un roman, *Chant du coyote* (Marval, 1996; rééd. 10/18, 1998). Par bien des côtés, cet auteur me rappelle le Frank McCourt des

se transforme presque aussitôt en un trou béant qui aspire tout ce qui vit vers les eaux glacées de la rivière (l'air, dans le tunnel, est sous pression). Et voilà les hommes projetés au-dessus d'un geyser d'eau et de boue, flottant un moment dans l'air avant de retomber dans l'East River. L'un d'eux s'est cassé les deux bras, un autre y a perdu la vie. Sa veuve, pour tout dédommagement, se voit offrir cent malheureux dollars par Randall, l'un des hommes de la compagnie. C'est le prix à payer pour avoir la conscience tranquille.

Cet événement va toutefois changer la vie de Nathan Walker qui, par amitié pour le défunt et compassion pour sa femme, va se mettre à fréquenter la veuve, Maura O'Leary, avant d'épouser sa fille, Eleanor. Bien que dans ces bas-fonds tout le monde soit égal et que la couleur de la peau ne compte pour rien, Maura O'Leary prévient Walker que ce mariage ne peut avoir de suite heureuse. Elle connaît le monde de qui l'entoure!

Trois générations

On va donc suivre pendant trois générations l'histoire de Walker et de sa famille: la mort de sa femme, heurtée par la voiture d'un Blanc qui se soucie bien davantage des chromes abîmés de sa voiture que de la femme qui gît ensanglantée dans la rue, la revanche de son fils (qui a fait la guerre de Corée), qui tue quelque temps après ce Blanc, est traqué par la police et battu à mort, la lente dé-

chéance de la femme de ce dernier qui se tue à petit feu à la Tequila puis à l'héroïne, le départ au loin de ses deux filles, puis le déclin de Walker lui-même qui, perclus de rhumatismes, n'a plus que son petit-fils, Clarence, surnommé Treefrog. Ironie du sort, alors que Walker a construit le New York souterrain, Clarence, lui, le construit en hauteur. Ange équilibriste, il se promène sur les poutrelles d'acier qui sillonnent le ciel de Manhattan, sans jamais éprouver le moindre vertige.

Un autre drame survient qui va briser à son tour Treefrog et le jeter dans une vie d'errance et de clochardise, au fond de ce même tunnel que son père a creusé. C'est là maintenant qu'il vit, entouré d'autres déchets de la société, c'est-



ROSWITHA HECKE
L'auteur irlandais Colum McCann

à-dire d'autres êtres meurtris qui ont, comme lui, complètement décroché. Il y a un ancien flic, un ancien professeur de dessin, une ancienne danseuse, un pédophile, un batteur de femme, et lui-même, qui s'est livré à certains attouchements bien innocents sur sa fille...

C'est le monde des troglodytes urbains, des dépossédés, des marginaux qui n'ont pu trouver leur place qu'à peint ici Colum McCann. Il l'a fait avec beaucoup de respect et de compassion, dans la tradition du roman réaliste, avec une touche de lyrisme qu'il est allé puiser dans leurs rêves. C'est un hommage aux sans-abri de New York, mais aussi bien aux bâtisseurs de nos empires. Car on oublie trop souvent - aujourd'hui plus que jamais! - la force de travail qui est à l'origine de nos richesses, cet immense et anonyme labeur qui a élevé nos villes, creusé nos souterrains, bâti nos chemins de fer, dressé nos barrages, dragué nos fleuves. Bien sûr, les conditions des travailleurs ont changé et on ne retrouve guère aujourd'hui de *Germinal*... sauf en des pays lointains. Mais il est important de se souvenir. C'est cet effort de mémoire qu'a fait McCann, l'appliquant à la riche Amérique, à son racisme, à sa cruauté, à sa mégalomanie, à sa folie des grandeurs. Mais aussi à ses petites gens, ses immigrés, ses êtres meurtris et dépossédés. La résurrection est-elle possible sans mémoire? Et peut-on s'ouvrir au ciel si on a toujours refusé de regarder en dessous? Pour ceux et celles qui aiment les histoires sensibles.

denisjp@mlink.net

POÉSIE

Passerelles

Écrire la joie du moment sis entre la vie et la mort

CORPS SEUL

Rabah Belamri
Gallimard
Paris, 1998, 70 pages

ET LA MORT ÉTAIT DONC AUTRE CHOSE

Yadollah Royaï
Éditions Créaphis
Coll. «Les cahiers de Royaumont»
Paris, 1998, 50 pages

DAVID CANTIN

La souffrance et l'angoisse sont parfois porteuses de lumière. Devant la mort éventuelle, certains poètes osent répliquer par une joie des plus sauvages. C'est ce qu'illustrent, admirablement, les livres de Rabah Belamri et Yadollah Royaï. Grâce au recueillement intérieur, ces voix retrouvent un monde perdu dans sa brûlante unité.

Depuis le décès de Rabah Belamri en 1995, son œuvre n'a pas encore reçu l'éloge posthume qu'elle mérite. A la fois poète, romancier et conteur, cet Algérien qui a vécu à Paris est toujours resté en marge des modes et des tendances littéraires au fil des quinze dernières années. Son souffle poétique vient d'un lieu beaucoup plus profond, s'enracinant dans une forme de sagesse intime. Après *Pierres d'équilibre* (Le Dé bleu/Le No-rod, 1993), *Corps seul* m'invite à redécouvrir une poésie qui puise à la source d'une douleur existentielle féconde. Ce mince volume regroupe donc les derniers poèmes de Belamri, dont

la plupart proviennent de tirages limités aux Éditions d'art B. G. Lafabrie.

Afin de reproduire les nombreuses stèles intérieures, le ton de cette parole cherche à être bref et incisif. À l'image des mouvements du derviche tourneur, ces spirales de mots forment de courtes arabesques ou reapparaissent le mystère tragique du destin: «Donnez-moi une route / vers le pont noir de ma voix / donnez-moi un mot qui soit une aiguille de boussole / je cherche l'ail / que nulle paupière ne limite / il connaît l'eau qui chante dans la fracture de l'âme / et le versant brûlé du ciel / autour de ma gorge la racine a encore fleuri / je la croyais vaincue par les sables de la prière / est-ce des pétales ou des épines qui tombent / sur la page.» Il y a là une mémoire présente qui assume l'inquiétude derrière l'apprentissage de cette «fragilité du temps». Tel un refus de s'enliser dans l'horreur humaine, ce poète éclaire le passage de l'oubli et du silence. Comme il l'exprime si bien, «ma préhistoire n'en finit pas de s'écrire». C'est à partir de cette quête de vérité que la vie devient entière, que notre parcours ne se termine jamais. Pour comprendre cette leçon, il faut lire l'œuvre unique de Rabah Belamri.

Une énigme persane

Malgré son exil en France, le poète iranien Yadollah Royaï demeure pratiquement inconnu des lecteurs de langue française. Désormais, grâce à l'initiative de Bernard Noël et des traducteurs de la Fondation Royaumont, on découvre ce chant kaléidoscopique qui traduit la permanence ainsi que le changement d'une sensibilité

radicale. Comme l'indique son titre, *Et la mort était donc autre chose* témoigne d'un éveil qui résulte du combat persistant face au malaise d'être au monde. Le recueil qui suit vient, en quelque sorte, dévoiler le mystère obsédant de ce constat interrogatif.

Dans l'alternance de la prose au vers, cette poésie cherche à briser le mouvement circulaire de sa propre énigme. Comme si ses élans verbaux produisaient une collision de la pensée poétique: «Quand le vent / apprend l'erreur à la branche / quand l'oiseau poussait au vent / le berceau de l'erreur / dans le creux de mes mains / le jet se cachait / quand je pensais à la pierre / quand je pensais à la pierre / dans ma main le lien se cachait / dans ma main — nid pour le jet — / jet qui était le lien — / quand, parfois, je pensais à la pierre.»

Peut-on parler d'une forme de révolte métaphysique? Il y a pourtant ici une violente collision des forces contraires qui s'unissent dans ce chant des plus intenses. D'ailleurs, on imagine un horizon intuitif où la beauté et l'effroi se rencontrent pour traduire cette mémoire confuse. Le poème passe ainsi de l'événement vécu à la contemplation philosophique, à travers une parole capable de les rassembler dans un seul mouvement. Quant à la traduction, Bernard Noël mentionne ce trait essentiel en quatrième de couverture: «Les étrangetés dues à la distance entre le persan et le français ne sèment heureusement pas ici des notes exotiques: elles renforcent au contraire la présence d'une sensibilité qui, pour être radicalement autre, n'en trouve pas moins dans la langue le même miroir.»

ÉDITION

Le retour de John Cowper Powys

Trente-cinq ans après la mort de John Cowper Powys, son œuvre rencontre un nouveau public, tant en Angleterre qu'aux États-Unis.

L'éditeur new-yorkais Overlook Press assure avoir vendu en un an trois fois plus d'exemplaires de la réédition en format de poche d'A *Glastonbury Romance* (qui date de 1933) que durant les quinze années précédentes. Ce succès est corroboré par la librairie Waterstone's, à Londres, qui assure en vendre douze exemplaires par mois.

C'est peut-être tout simplement une façon de pousser les ventes, en tout cas la presse a suivi et les héritiers et les Powys Societies des deux

côtés de l'Atlantique ne peuvent que se réjouir.

John Cowper Powys a toutefois toujours fait l'objet d'un culte d'admirateurs comme George Steiner, Henry Miller ou encore Martin Amis. La plupart de ses livres sont

disponibles en français, répartis chez plusieurs éditeurs (L'Âge d'homme, Bourgois, Critérion, Flammarion, La Différence, Gallimard, Granit, Grasset, Mercure de France, Minerve, Phebus, Seuil).

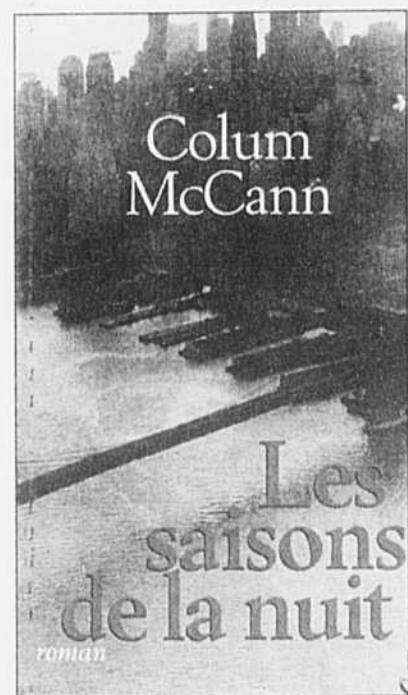
Le Monde

Un tombeau en chacun de nous

Cette histoire commence un jour glacial de 1916, alors que des terrassiers, des creuseurs de tunnel s'enfoncent avec leurs pioches et leurs pelles sous l'East River, entre Brooklyn et Manhattan. Ils sont là, ces forçats de l'ombre, pour forer un tunnel qui permettra le passage des trains. Citoyens de seconde catégorie en cette riche Amérique (des Italiens, des Irlandais surtout), ils sont mal payés et frôlent tous les jours la mort.

Quand ils remontent au bout de leur journée, ceux qu'ils croisent dans la ville n'ont pour eux que sarcasmes et injures à la bouche. Ne sont-ils pas des rituels, des nègres, des polaks? Pourtant, ce tunnel, c'est leur fierté, leur patrie à eux. Ils lui donnent tout ce qu'ils peuvent, car en haut ils n'ont rien. Parmi eux il y a Nathan Walker, un Noir originaire de Géorgie qui manie la pelle comme un dieu, sans jamais se plaindre ni se fatiguer, balançant des hanches et chantant le plus souvent. Ses confrères l'estiment beaucoup. Et puis un jour, un accident survient.

Une fissure apparue sur la paroi



le Parchemin
QUARTIER LATIN

«No tengo nunca más,
no tengo siempre...»
(Je n'ai pas de jamais plus, ni de toujours)

Pablo Neruda. Poète chilien mort quelques jours après le 11 septembre 1973

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

réduction sur tout*!

20 %

trois jours, trois magasins...

Le vendredi, le samedi et le dimanche, 2, 3 et 4 octobre 1998

Champigny

*sauf les magazines, journaux et articles déjà réduits

De 9h à 22h
4380 St-Denis, Montréal
tél : (514) 844-2587
1-800-817-2587



Horaires de centres commerciaux
Lasalle : Carrefour Angrignon
tél : (514) 365-2587
Laval : Centre Laval
tél : (450) 682-2587



Les contes de Gabrielle Roy réunis pour la première fois

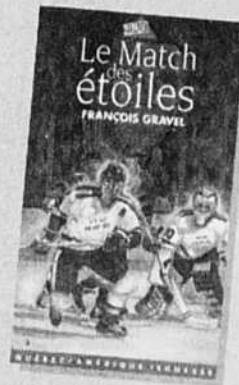
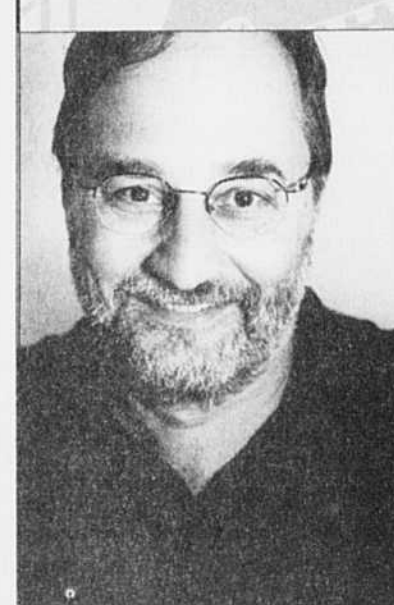
Gabrielle Roy
Contes pour enfants

ILLUSTRATIONS DE NICOLE LAFOND

Quatre histoires d'animaux écrites avec une maîtrise incomparable de l'art du récit, dans une prose d'une limpidité parfaite où l'humour et l'attendrissement se mêlent à la gravité secrète qui caractérise l'auteur de *Bonheur d'occasion*. Elles s'adressent aux enfants, bien sûr, mais également à tous les lecteurs de Gabrielle Roy.

112 PAGES • 19,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

Félicitations!
Des milliers de jeunes ont choisi

Le Match des étoiles
de François Gravel
Livre préféré des jeunes,
catégorie 9-12 ans*



Chanson pour Frédéric
de Tania Boulet
Livre préféré des jeunes,
catégorie 12 ans et plus*



Également au palmarès

Le Match des étoiles de François Gravel
4^e position Catégorie 12 ans et plus*

Maïna tomes 1 et 2 de Dominique Demers
5^e position Catégorie 12 ans et plus*

*Les Palmarès Imprimerie Gagné
des livres préférés des jeunes de la
Livromagie et de la Livromanie 1997-1998

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le peintre et son livre

LE PEINTRE DU LAC

Jane Urquhart
Traduction de l'anglais
par Anne Rabinovitch
Albin Michel, Paris, 1998, 378 pages

NORMAND THÉRIAULT
LE DEVOIR

Il arrive parfois en cours de lecture d'un livre de se dire que celui-ci pourrait être recommencé, réécrit sous un autre angle, à partir d'un autre point de vue, ou de la réalité d'un des personnages «secondaires» dont la richesse s'impose. Non pas que cette lecture déçoit, quand tout au contraire elle crée un emballement, laisse soupçonner un désir d'en savoir plus ou de se raccrocher plus longtemps à la réalité du livre. Pourtant, quand la dernière page se tourne et que le livre se referme sur *Le Peintre du Lac*, tout a été dit et force est d'admettre que l'entreprise d'écriture a été menée à terme.

Le nom d'Urquhart est déjà associé à la peinture canadienne. Dès les années soixante, un artiste de ce nom, prénommé Tony, œuvrait dans la région de Toronto. Comme Jane, celle qui signe le roman, s'avère être l'épouse de l'artiste, une possible lecture du roman se dessine.

D'ouverture toutefois, nous sommes ailleurs, 1937. Dans une baie près de l'actuelle ville de Thunder Bay, au nord du lac Supérieur. Le texte du livre, à la première personne, aurait été rédigé vers 1977. Un peintre, Austin Fraser, sans pudeur, ce que l'âge permet, fait le bilan d'une vie:

J'ai manqué l'Armory Show d'un an.

Je n'ai participé à aucune des deux guerres.

Je ne suis jamais allé plus au nord

que la rive opposée du lac Supérieur. J'ai évité l'amour.

L'intention n'est toutefois pas autobiographique. C'est le discours, plus que les faits, qui lie les parties du livre: «Chaque après-midi, quand j'en ai terminé avec mon travail, la mémoire me fait signe de la rejoindre dans la rue, elle insiste pour que je marche en sa compagnie dans la neige.» Un discours, comme dans les propos des soliloques des romans

de Thomas Bernhard, dont on aurait ici soustrait le cynisme, le désabusement pour permettre d'éclorer à la vie des personnages que rencontre cet artiste américain, né à Rochester, ville de Kodak, ville de l'instantané. Un discours, donc, d'une mémoire dont le déroulement n'est pas chronologique mais qui, par strates, dessine les Sara, George, Augusta ou Vivian, êtres de chair dont la réalité trace le profil du peintre. Un discours où soudainement, à quatre reprises, le lecteur est pris à partie, forcé d'abolir la distance par un «vous voyez» comme dans «Vous voyez, elle percevait, en moi, l'entrepreneur».



Jane Urquhart

Un roman
sur la
création et
ses créateurs

peintre qu'il a été, formé qu'il fut par Robert Henri à l'Art's Student League: «Chaque sensation est précieuse, enseignait-il. Protégez-la, chérissez-la, conservez-la. Ne la révélez jamais. Vous devez développer l'équilibre qui permet au monde de venir à vous, et ne lui rendre que ce que vous avez exprimé dans votre art. Si vous restez seuls, sans être distraits par la société et l'amour, ce sera plus facile à accomplir.»

Le portrait ainsi tracé est impitoyable: la distance mise par l'artiste avec la société va plus loin que la

cruauté. «C'était bien pire. C'était un acte de négligence.»

Peindre et écrire

D'ailleurs, au-delà de l'auteur du récit, il y a l'auteur du livre. Jane Urquhart pose un jugement sur tout travail de création, et l'on peut penser que, si elle a choisi le monde pictural, qu'elle a côtoyé, plutôt que celui de la littérature, qu'elle professe, c'est affaire de distance, comme dans un défi lancé à elle-même. Comme s'il était plus facile de mettre en scène des créateurs d'un autre temps, d'un autre art (les Robert Henri, Abbott Thayer et Rockwell Kent du livre ont eu une existence réelle en ce début de siècle). Comme si l'auteur, encore jeune (elle est née en 1949), gardait pour soi le sujet d'un prochain livre, d'une plus longue réflexion à être menée.

L'ambition de *Le Peintre du lac* est immense. L'écriture même du livre correspond au projet pictural décrit et, souvent, devant nos yeux, apparaissent le bras, l'arbre, la maison que les mots définissent. Ainsi, l'atrocité de la première grande guerre est fortement ressentie tout en faisant surgir un Canada, «impérialiste», que l'Histoire rejoint. Toutefois, le sujet du livre est bien le pouvoir de l'artiste, l'impudence d'un pouvoir: «Cette relation, cette impression que l'artiste possède, contrôle, et est donc libre de manipuler tout sujet — animé ou inanimé — qui a, même fortuitement, retenu son attention, était la pièce maîtresse de sa philosophie.»

Livre magnifique, *Le Peintre du lac*, par son résultat, impose à l'art une œuvre de décapage: ce que le titre anglais, *The Underpainter*, disait clairement. Que pour ce roman Jane Urquhart ait obtenu en 1997 le prix du Gouverneur général est tout à fait compréhensible.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Odes à l'écriture

Portraits de femmes
qui disent la joie de vivre

GUYLAINE MASSOUTRE

DERNIÈRES FEUILLES

Suzanne Prou
Grasset, Paris, 1998, 161 pages

SUZANNE PROU

Dernières
feuilles

Grasset

La romancière Suzanne Prou n'était pas pressée de mourir puisqu'elle a laissé un livre en chantier. Elle avait commencé un roman à la première personne. La mort l'a interrompu, avant qu'il ait un titre. Sur son bureau, ses héritiers recueillent d'autres feuillets que sa sœur, qui préfèrera l'ouvrage, identifie comme des souvenirs d'enfance. Il y a encore une centaine de pages inédites, fragments d'une autobiographie en marge de son récent *Album de famille*. Et puis, quelques feuillets distincts réfléchissent sur le «je» de l'écrivain. L'écriture est superbe. Dense, concise, d'allure définitive. Ainsi naît le projet d'un livre posthume, le trentième que signe Suzanne Prou. Un titre s'impose: tout simplement *Dernières feuilles*.

Des parfums de violette

«La jeune fille du troisième étage se penchait sur la violette.» L'ouverture du livre est proustienne. Simple, un peu surannée, elle attise la curiosité. Cette silhouette fleurie et odorante ne porte-t-elle pas un programme d'écriture? Si elle rappelle les héroïnes des romans de Prou, c'est que la narratrice est attirée par la transparence et par le mystère de cette inconnue. En la suivant, elle songe: «Peut-être aurais-je voulu que ma fille lui ressemblât?... C'était elle, son image vivante et gaie qui deviendrait pour moi celle du temps perdu.» Allez savoir pourquoi cette jeune fille resuscite un souvenir obscur. Jusqu'au dernier moment, l'écriture l'a cherché. En vain.

«Qui m'aimera assez pour y prendre plaisir?» Suzanne Prou, inquiète de ce «je» spontané et naturel, écrivait pour elle-même ses souvenirs d'enfance. On peut donc y voir une manière de testament. Un peu honteuse à l'idée de se dénuder, de lever le voile de la fiction, elle ouvre sa mémoire au fil d'une chronologie très souple. Le récit y gagne en sincérité et en générosité. Son but? Relier le décor de sa jeunesse à ses romans, parce qu'il lui a fourni plus d'un cadre et maintes anecdotes. Elle boucle ainsi son œuvre et sa vie, en retournant vers les premiers pas d'une double existence.

Née en 1920, elle demeure attachée aux tableaux chatoyants et heureux de sa Provence natale. Grimaud, Grasse, puis Biskra, en Algérie, et Nam-Dinh, en Indochine, prêtent lieu à des descriptions méticuleuses de la campagne. De retour dans la métropole, elle découvre Gide, Proust, Valéry et Joyce, lectures marquantes qui contribuent à la folle ambiance de l'époque, que symbolisent les chansons de Charles Trenet. Après la guerre, viennent les premiers romans — les manuscrits retournés, les attentes infructueuses, le labeur acharné.

Écriture et socialisme

Enfin, le succès arrive avec *Patapharis*, soutenu par Alain Bosquet. Écrire devient alors sa raison sociale: «J'écris comme l'arbre donne ses feuilles: à l'époque du renouveau je donne les miennes, moi aussi.» De là, elle s'engage dans le parti socialiste et milite dans un mouvement pour la paix. Pourtant, ses romans ne sont guère politiques. Mais elle regardera toujours la bourgeoisie d'un œil critique. Malgré tout, elle préfère retourner aux vieilles gens et aux choses anciennes: «Le passé en s'éloignant devient poétique, il est la richesse que je garde, l'humus qui a nourri mes racines et qui continue jour après jour de m'alimenter. Pourquoi me priverais-je d'évoquer la terrasse des Bernardini, ou le baguier d'albâtre de ma mère, ou le pré foisonnant de narcisses, ou le cours Mirabeau et ses fontaines, puisque je les ai aimés?»

Les dernières pages donnent un vrai bonheur de lecture. Quand elle évoque le plaisir d'écrire, ce léger mouvement de la main qui accroche une image fugace, nous approchons du visage secret de cette femme élégante, intérieure et plutôt retenue. Et son «je», habité et mobile jusqu'à la

fin, plus près que jamais de Suzanne Prou, estompe joliment la démarcation entre la réalité et ce qui a peut-être été son imagination rêveuse.

LA LANGUE D'ANNA

Bernard Noël
POL, Paris, 1998, 102 pages

Faut-il présenter le poète-romancier, auteur de contes et critique d'art Bernard Noël? Si vous ne le connaissez pas, sachez qu'Aragon le tenait «pour l'un des poètes les plus importants de notre temps». Il possède un public fidèle, amateur de fortes émotions esthétiques. C'est un écrivain obsédé de visions, qui aime la matérialité des corps et des objets. Qui vous plombe à ses côtés le temps de la lecture et vous laisse une sensation de vertige. En somme, ses *happy few* voient dans son œuvre exigeante, originale et presque hautaine un accomplissement inégalé.

Héritier du surréalisme, né en 1930, Bernard Noël a frotté son écriture au contact de Matisse, Magritte, Moreau, Zao Wou-Ki, Artaud, et de bien d'autres. Il a signé une magnifique volumine sur les *Peintures du désir*, en 1992. Il s'y livre à son thème favori: la matérialisation du désir, du sublime, des sens, de l'obscur et de l'immédiat. On y comprend comment le monde, d'un genre entièrement féminin, lui procure l'occasion de voyager dans son propre corps, matrice de tous ses livres.

Il fut proche de Maurice Blanchot et grand lecteur de Georges Bataille. Poète et homme d'expérience, il a choisi de faire de l'écriture «l'expérience». Manière de dire que la création dépasse ce qui est fait, vu et entendu; donc la mort. C'est un homme du paroxysme contenu, du drame immobile. Il porte ses mots comme des flambeaux, pour ranimer la quête du sens.

La diva et le langage

Dans son dernier texte, *La Langue d'Anna*, un court roman en forme de monologue, il donne la parole à une diva au seuil de la mort. Elle va libérer une charge viscérale. En un seul paragraphe, encadré par des points de suspension, Anna avance en elle-même, souveraine, pour chercher le noyau solide de son être: «Entre sur une scène et je me retrouve dans ma tête... Je ferme donc mes yeux et j'entre dans un rêve, qui est ma vie.» Le texte est éminemment théâtral. Anna est un être de papier, dont les mots portent jusqu'à sa bouche toute la sensorialité du langage.

Bernard Noël rend hommage aux actrices italiennes, ces Juliette, amante de Verone. «J'ai trop de nez, trop de seins, trop de hanches, trop pour un monde où compte seulement la peau, mais c'est avec ce nez, ces seins, ces hanches que je construis un corps assez souple pour se glisser dans toutes les têtes.» Immatérielle, la langue d'Anna joue des apparences. Elle a les mots pour toucher nos rapports aux autres, pour se glisser sous la peau. Élan originel, elle est la muse enfin faite auteur. Mais elle est surtout la voix de la rumeur que chacun porte en soi, l'inavouable, la pulsation, l'intime désir de vivre.

Le plus désarmant pour le lecteur, c'est que, dans cet état physique de création, il n'existe plus d'inconscient. Pas d'interdit ni de retenue. Les peurs et les joies, l'insolence et les cris sourdent naturellement. La langue s'ouvre à une jouissance déliée. Lisez, pour sentir la vie impétueuse couler.

Bernard Noël

La Langue d'Anna

Remue

HISTOIRE

L'art de la guerre

Des grands capitaines aux grandes batailles

DICTIONNAIRE DE STRATÉGIE MILITAIRE

Gérard Chaliand et Arnaud Blin
Éditions Péron, Paris, 1998
793 pages

JOCELYN COULON
LE DEVOIR

La stratégie, écrit-on généralement dans les manuels des écoles d'état-major, est la conduite générale de la guerre et l'organisation de la défense de la nation. Il s'agit là, bien entendu, d'une définition restrictive qui ne porte que sur les opérations militaires d'un conflit. Gérard Chaliand et son collègue Arnaud Blin élargissent un peu plus la définition de ce concept en y introduisant les éléments politiques, économiques, idéologiques et parfois

religieux qui expliquent mieux son évolution au cours des siècles. En effet, une stratégie limitée à la seule action militaire ne pourrait mener une guerre. C'est plutôt un ensemble de dispositions instrumentalisant les ressources entières des États qui est à même d'y parvenir.

Le *Dictionnaire de stratégie militaire* a comme ambition d'embrasser tout le champ de ce que l'on pourrait appeler l'art de conduire la guerre. Gérard Chaliand, directeur du Centre d'études des conflits à la Fondation pour les études de défense de Paris, et Arnaud Blin, du Beaumarchais Center for International Research de Washington, assisté d'une dizaine de collaborateurs, ont réussi ce pari. Après une courte introduction, l'ouvrage renferme plus de 200 articles, parfois courts, parfois très longs, qui couvrent

toute l'histoire militaire mondiale, de la bataille de Meggiddo, en 1457 avant Jésus-Christ à la guerre du Golfe. Mais au-delà des batailles, le dictionnaire rend compte aussi des théories et principes de la stratégie, des théoriciens, des typologies des guerres et de ceux qui les ont menées.

Moyen Âge

Si les hommes et les peuples, qui ont guerroyé de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge, ont peu théorisé sur la stratégie militaire, leurs actions révèlent une connaissance parfaite de cet art. «La violence armée», écrivent les auteurs, «n'a pas suscité dans la plupart des sociétés une réflexion particulière tant, semble-t-il, les armes ont paru davantage devoir à la pratique qu'à la théorie.» Il y a bien, ici ou là, quelques traités sur l'histoire de la guerre, sur la pratique des sièges, sur la guérilla ou même sur la façon dont les peuples combattent. Mais rien de substantiel sur l'art de la guerre, sinon le vieux classique chinois de Sun Tzu dont l'Occident ne découvrira la richesse qu'au XVIII^e siècle. Cette lacune ne donne pas nécessairement de mauvais résultats. «Il n'est point nécessaire, et l'histoire l'atteste, de disposer d'un corpus d'écrits stratégiques pour mener à bien des opérations militaires», soulignent les auteurs. Ainsi, au Moyen Âge, en Occident, «l'essentiel du savoir en matière militaire se glissait à la chasse, aux joutes et aux combats. C'est l'expérience plus que l'étude, et parfois le talent, ou l'intelligence s'allie au coup d'œil et à l'audace, qui faisait le général.»

Chaliand et Blin soulignent avec justesse que la force armée la mieux organisée, la plus mobile et la plus disciplinée du monde antique et médiéval, celle des Mongols de Gengis Khan, est issue d'une société qui ne connaissait pas l'écriture.

Il faut donc attendre la Renaissance, avec Machiavel, et les XVII^e et XVIII^e siècles, avec la redécouverte des classiques grecs, latins et chinois, pour que la stratégie dépasse les seules opérations militaires et ouvre le champ de

la réflexion. Le débat porte essentiellement, disent les auteurs, sur la manière de mener les combats et le rôle du politique. Il ne durera pas longtemps puisque «la Révolution française change de façon radicale les conditions de la guerre en Europe».

La guerre à caractère absolu

Les révolutionnaires, puis Napoléon, imposent les notions de souveraineté du peuple, de droits de l'homme, d'État-nation, de levées en masse qui conduisent à la guerre à caractère absolu. Le temps des armées de mercenaires et des conflits dynastiques est terminé. Le peuple en arme défère sur le champ de bataille et mène la guerre avec une fureur et une cruauté dont l'aboutissement est la destruction de l'autre. «Le champ du stratégique» commence à s'accroître et à se spécialiser. On étudie, de façon compartimentée, la technologie, la logistique, les campagnes, la philosophie politique et la théorie militaire. Avec l'arrivée du nucléaire, «la stratégie est divisée entre ce que les Anglo-Saxons appellent grand strategy, soit le but ultime de celle-ci ou stratégie globale, et une stratégie proprement militaire visant la conduite de la guerre», soulignent les auteurs. Deux mondes pas nécessairement incompatibles mais qui, parfois, semblent travailler l'un sans l'autre.

Chaliand et Blin affirment que la stabilité apportée au monde par la dissuasion nucléaire a limité les conflits à des guerres classiques, des guerres de guérilla et des actions à caractère terroriste. Sans négliger le nucléaire, la stratégie doit donc revenir à l'étude de ses concepts classiques. Mais elle doit intégrer un nouvel objet d'analyse, la dimension sociale, écrivent les auteurs. Celle-ci prend une importance grandissante avec l'arrivée sur le champ de bataille des communications et des médias, modifiant ainsi le regard du politique et du militaire face au déroulement d'un conflit. En constant mouvement, la guerre est véritablement un art.

NOUVEAUTÉ aux Éditions TROIS



CLAIR-OBSCUR À RIO

Claire Varin
roman

Claire Varin nous introduit dans l'univers d'une jeune journaliste québécoise qui, touchée par le Brésil dans toute sa singularité, y vit une relation amoureuse initiatrice avec un moine tibétain, à la recherche d'elle-même, de l'amour.

En vente chez votre libraire

Les Éditions des Glanures et les Librairies Clément Morin

Le Prix littéraire Clément Morin

attribué au salon du Livre de Trois-Rivières

Bourse de 2000\$ assorti d'un contrat de publication

Ouvert à tous les auteurs de 18 ans et plus
Chaque manuscrit doit compter au moins 70 pages (dactylographié à double interligne)

Informations supplémentaires:

(819) 375-6180 • (819) 537-7015



Les Éditions
des Glanures
une maison qui s'ouvre
sur vous...

Les mardis Fugère

Conférences littéraires à la Maison de la culture Frontenac
Tous les premiers mardis du mois, des écrivains se racontent, à 19 h 30

Vous aimez les histoires? Avec Le Roman de Julie Papineau
Micheline Lachance vous fera aimer l'Histoire!

Venez entendre et rencontrer
Micheline Lachance,
une écrivaine qui dépoussière notre passé.

le MARDI 6 octobre 1998, à 19 h 30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la Librairie du Square.

Animés par Jean Fugère, Les mardis Fugère sont une production de l'Union des écrivains et écrivains québécois, en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.



UNEQ
Union des écrivains et écrivains québécois

LE DEVOIR



Ville de Montréal



Conseil des Arts du Canada
The Canada Council

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le philosophe et la science

LA PASSION DU RÉEL

La philosophie
devant les sciences
Laurent-Michel Vacher
Liber, Montréal, 1998, 240 pages

conviction, est en un sens tout l'objet de ce texte.

A partir de là, après cette ouverture claire, efficace et féroce critique, Vacher se lance dans une longue dissertation visant à faire ressortir la pertinence de certains acquis scientifiques pour notre compréhension du monde «réel», le seul qui mérite qu'on s'y attarde. A ce stade, le lecteur honnête, mais plus ou moins profane, en prend plein la gueule. Vacher, qui avait pourtant annoncé au préalable que la culture scientifique n'était complexe et exigeante qu'en apparence, finira par admettre, au sujet des maths, qu'elles sont «excessivement difficiles», mais il ne nous épargnera pas pour autant l'étalement de ses connaissances sur le sujet qui, je l'avoue bien humblement, m'ont étourdi plus qu'éclairé.



Louis Cornélius

La lanterne
philosophique
demeure
indispensable



Louis Cornélius

La lanterne
philosophique
demeure
indispensable

jeunes années, est probablement victime «d'un véritable conditionnement littéraire et philosophique».

Disons que, après avoir lu que le discours philosophique brillait par son obscurité et son caractère abscons, lire une phrase semblable peut entraîner une commotion: «Il en résulte que le produit de la dispersion sur la mesure de la position par la dispersion sur la valeur de l'impulsion ne peut pas être nul, mais [...]» Vacher, cependant, a répondu à tout: si le discours scientifique nous perd, c'est que nous sommes incultes; si le discours philosophique nous perd, c'est qu'il est constitué d'un tissu d'élucubrations incohérentes. On me permettra de trouver cela un peu court pour entraîner la conviction.

Théorie quantique

Plus loin, Vacher ajoutera une autre affirmation qui me semble problématique: «la théorie quantique est en elle-même parfaitement cohérente et dénuée de contradictions du point de vue de sa logique interne: c'est seulement au moment où nous cherchons à la traduire dans le langage courant que nous risquons d'en retirer un sentiment de paradoxe et de mystère que seule une familiarité prolongée avec le formalisme et l'expérience est susceptible de lever progressivement». Question du chroniqueur naïf: la théorie quantique en elle-même existe-t-elle sans passer par le langage ou ne serait-ce que le langage courant qui serait inapte à la rendre? Serait-on ici devant une situation semblable à celle rapportée par Ortol et Witkowski dans *La Baignoire d'Archimède*: «Après son $E = mc^2$, terriblement efficace mais incompréhensible, Einstein nous offre à méditer une ultime formule: ce qui se conçoit bien se s'annonce pas du tout.»

Je le dirai franchement: Vacher,

La passion du réel

La philosophie
devant les sciences



Liber

malgré son enthousiasme et la pertinence de certaines de ses critiques concernant le constructivisme, n'est pas parvenu à me convaincre du caractère incontournable de la science pour l'entreprise philosophique. Mon inculture scientifique joue peut-être pour une part, mais elle ne saurait expliquer le fond de ma résistance.

Ma conviction, c'est que la solution constructivisme-réalisme scientifique n'épuise pas l'éventail des postures possibles sur le plan philosophique. Accepter que l'univers naturel puisse exister indépendamment de ma construction de sujet connaissant, cela ne signifie pas que les philosophies autres que le réalisme soient obsolètes et exclues. Pour connaître le réel qui m'entoure et que j'accepte comme tel, la science m'offre sans conteste une voie royale que je serais stupide d'ignorer. Cela dit, pour réfléchir à l'absurdité de l'existence humaine, pour essayer de comprendre Auschwitz, pour reconnaître que le concept de «il y a» de Lévinas cerne avec force l'expérience d'une conscience humaine au contact du monde, fût-il construit ou réel, à quoi

cela me sert-il de savoir que la charge d'un électron est de $1,602 \cdot 10^{-19}$ coulomb?

Vacher a sûrement raison: une certaine philosophie s'est sentie en compétition avec la pensée scientifique et ce fut son erreur. Cependant, quand Vacher dit que «scientifiques et philosophes sont partenaires en pensée» et qu'il ajoute que les seconds ne sauraient revendiquer une quelconque valeur sans se mettre à l'école des premiers, il en commet une lui aussi. La philosophie partenaire de la science? Oui, dans certains cas. Inexorablement soumise? Non.

Dans *La Passion du réel*, une contribution importante à notre vie intellectuelle qui devrait fouetter les philosophes québécois, Laurent-Michel Vacher cite une phrase magnifique de Robert Debré: «Nous avançons dans l'obscurité, lentement, nous n'avons guère de force. Mais nous avançons.» La science, bien sûr, peut nous y aider. Mais la lanterne philosophique, même ignorante de la nature des protons, nous demeure indispensable.

louis.cornellier@collanand.qc.ca

LIVRES PRATIQUES

Dictionnaires, arobas et méthode

DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS

Larousse
Larousse-Bordas
Paris, 1998, 1026 pages

Textes de Marie-Noël Delatte
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 1998, 384 pages

La nouvelle édition du *Dictionnaire des mots croisés* répertorie les noms communs et les noms propres du *Petit Larousse 1998*. Ce répertoire méthodique contient plus de 106 000 mots regroupés selon leur nombre de lettres; ils sont classés dans l'ordre alphabétique normal, puis dans l'ordre alphabétique inverse, c'est-à-dire à partir de la dernière lettre du mot. On y trouve également quelques tableaux annexes: les pays avec les capitales, les monnaies et les langues, les éléments chimiques et leur symbole; les unités de mesure et leur symbole; les divinités et héros de la mythologie.

DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS

Lise Beaudry
Les Éditions Quebecor
Outremont
1998, 437 pages

LA MÉTHODE SILVA POUR LES DÉCIDEURS

Jose Silva et Robert B. Stone
Traduit de l'américain
par Véronique Julien
Éditions Hélio
Genève, 1996, 191 pages

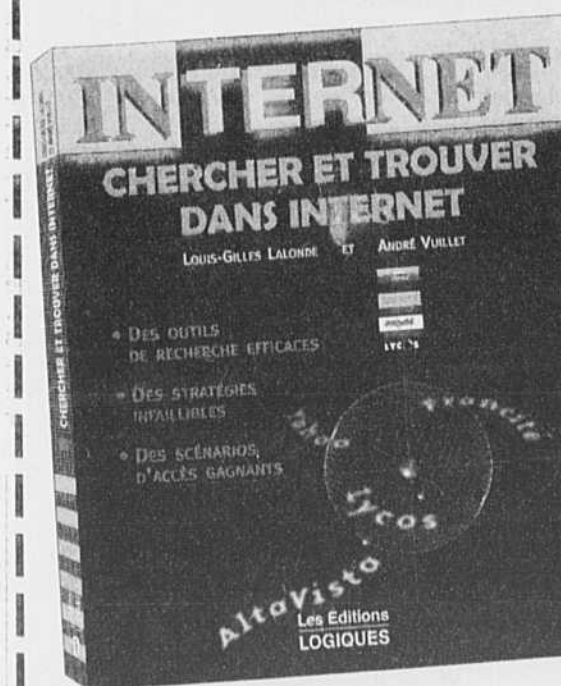
Alors que le précédent ouvrage se présente comme un répertoire méthodique de mots, celui-ci est de facture différente. L'auteur a en effet complété les définitions de grilles des grands quotidiens et de divers magazines spécialisés des douze dernières années. Il renferme plus de 140 000 mots, y compris d'innombrables antonymes, synonymes, noms d'affluents, de cours d'eau, de localités, d'îles, de lacs, de ports, d'aéroports, de pays, de monnaies, de symboles chimiques, de constellations, d'animaux, de plantes, d'arbres, d'écrivains, d'artistes, de chefs d'Etat, de Prix Nobel, de papes, de dieux, etc. Les cruciverbistes y trouveront leur compte.

AGENDA 1999 DES CONNAISSANCES

Avec cette méthode qui, depuis plus de vingt ans, a fait le tour du monde, vous apprendrez à combiner le côté logique de votre cerveau avec l'autre côté — souvent endormi —, celui de la créativité. «Nous sommes allés aussi loin que nous le pouvions avec les processus logiques, déductifs et intellectuels de l'hémisphère gauche. Mais notre éducation a largement ignoré les facultés intuitives, perceptives et créatrices de l'hémisphère droit», estiment les auteurs. Cet ouvrage développe les applications de la méthode Silva dans des dizaines de cas courants d'interactions avec des personnes dans les contextes les plus divers. Les responsables, tant au niveau de la famille que dans une entreprise multinationale, peuvent appliquer ces techniques, affirme-t-on.

Renée Rowan

Arrêtez de tourner en rond!



- Les 12 meilleurs outils de recherche
- Des stratégies de recherche efficaces
- Reliure mains libres pour une consultation facile

14,95 \$

Chercher et trouver dans Internet

Louis-Gilles Lalonde
et André Vuillet

144 pages
Reliure mains libres

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIQUES
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • <http://www.logique.com>

L'URGENCE OU LA DÉVALORISATION CULTURELLE DE L'AVENIR?

Conférence de
Zaki Laïdi

Auteur de

Géopolitique du sens, Desclée de Brouwer

Malaise dans la mondialisation, Textuelles

Le temps mondial, Complexes

Un monde privé de sens, Fayard

Le mardi 6 octobre 1998, à 19h30

Goethe-Institut, 418, rue Sherbrooke est

Pour information : Librairie Zone libre

Tél. : 844-0756

DENISE DESAUTELS

«LA NARRATION, TRÈS DÉPOUILLÉE, EST TRAVERSÉE D'IMAGES SÉDUISANTES.»

ROBERT CHARTRAND,
LE DEVOIR

«UN TRÈS GRAND PLAISIR DE LECTURE.»

DANIELLE LAURIN,
RADIO-QUÉBEC

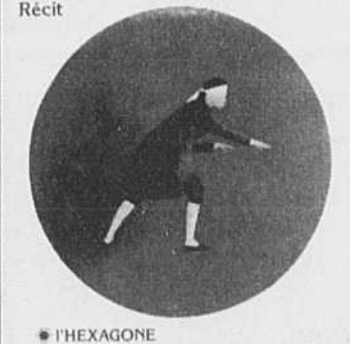
«TOUT EST MESURÉ, NUANCÉ, MODULÉ.»

LAURENT MAILHOT,
LE COUAC

Denise Desautels

Ce fauve, le Bonheur

Récit



21,95 \$



I'HEXAGONE
La passion de la littérature

LIVRES

Jens Sparschuh

Le roman des oubliés

«Il y avait une vie à l'Est avant la chute du Mur.
Il y avait une histoire. Tout n'était pas mort.»

CHRISTIAN RIOUX
ENVOYÉ DU DEVOIR
À BERLIN

C'est à peu près ainsi qu'on imagine le bureau d'un écrivain. Une grande pièce ensoleillée, entourée d'étagères qui débordent de livres et où le papier s'entasse en piles aussi bien sur les bureaux que sur le sol, laissant à peine émerger l'écran d'un vieux modèle d'ordinateur.

Surpris en train d'étendre du linge sur le balcon de son appartement du quartier de Pankow, à Berlin-Est, Jens Sparschuh ne cache pas sa surprise. Pourquoi un journaliste québécois de passage à Berlin s'intéresse-t-il à un écrivain de l'ancienne RDA qui ne parvient même pas à faire traduire ses livres à l'Ouest? Pourquoi se soucier de ces anciens communistes, si peu sexy à côté de la rutilante Allemagne de l'Ouest, eux qui de toute façon ont toujours eu tout faux?

Peut-être justement parce qu'il y a dans cette expérience quelque chose qui appartient à notre époque.

Inconnu à l'étranger, avec seulement un livre publié en français et aucun en anglais, Jens Sparschuh est un auteur célébré en Allemagne et dans les anciens pays du bloc communiste. Ses 17 pièces de théâtre ont été jouées en roumain, en polonais, en hongrois et en russe, ses nouvelles et ses livres pour enfants sont largement diffusés à l'est du Rhin. Ses romans sont même attendus avec impatience.

Fontaine d'appartement (Actes Sud, 1988), un bijou d'humour et de finesse, a d'ailleurs été adapté au théâtre. Interprétée par un seul comédien, la pièce tient l'affiche du théâtre Maxime Gorki de Berlin-Est depuis deux ans.

Le livre raconte l'histoire de Lobek, ancien contrôleur de HLM en RDA. Après la chute du Mur, il perd son emploi et reste enfermé pendant trois ans avec son chien. «Sans même avoir besoin de mettre le pied dehors, j'avais quitté mon ancienne patrie (ou, plus exactement, c'est elle qui m'avait quitté)», écrit Sparschuh.

Alors que tout change, Lobek a l'impression d'être le dernier des Mohicans, comme si sa vie n'avait été jusqu'ici «qu'une vie à l'essai». Il se recycle donc dans la vente. Pas n'importe laquelle, celle de petites fontaines décoratives éclairées au néon et que l'on pose bien en vue au-dessus du téléviseur dans le salon. Bref, le summum de la quêtainerie!

Avec un humour décapant, Sparschuh raconte les incongruités d'un monde qui s'effondre et les bizarreries d'un autre qui naît.

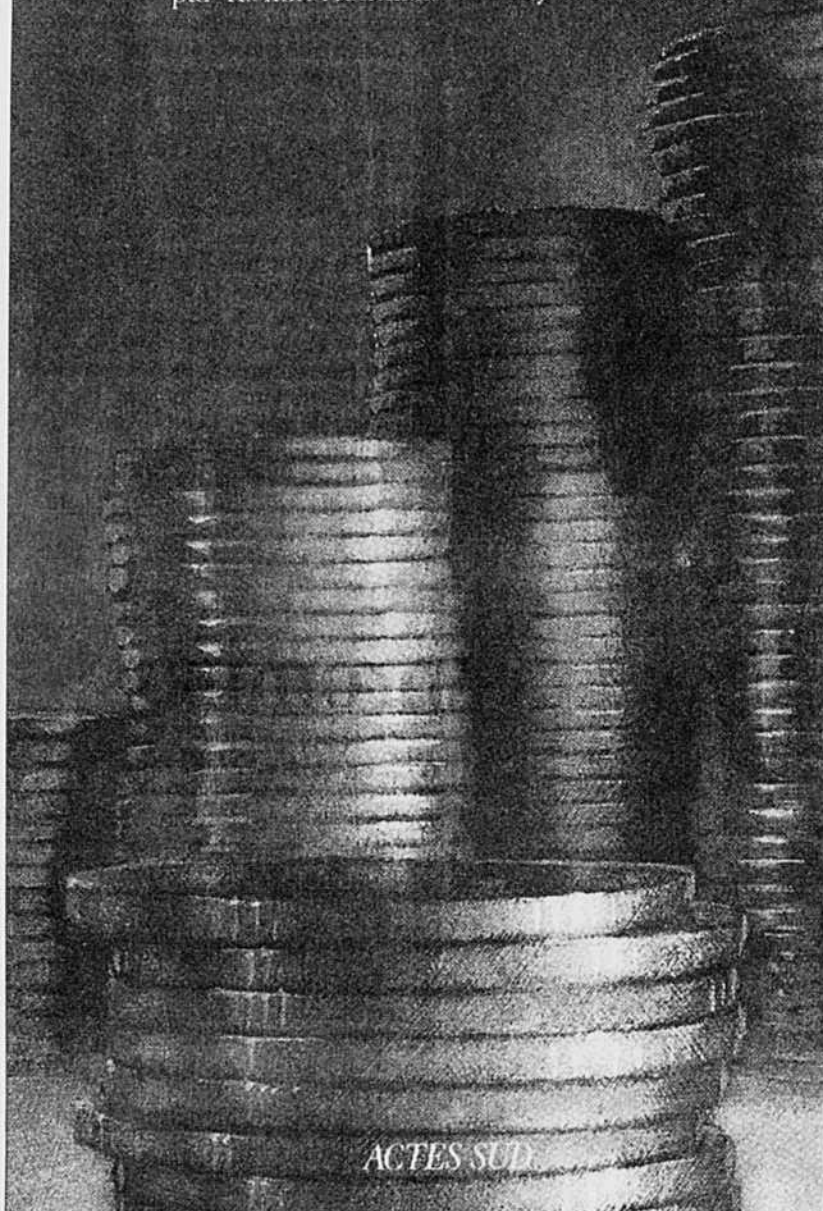
La nouvelle littérature allemande

«Il y a un nouveau langage dans la littérature allemande d'aujourd'hui», dit-il. Auparavant, on ne s'intéressait qu'à l'individu ou de l'extérieur. Depuis quelques années, les écrivains allemands racontent des histoires simples, des histoires de tous les jours. Ils s'intéressent à la vie quotidienne et à la façon dont elle se transforme et évolue.»

Comme la vie de Lobek, celle de

Jens Sparschuh FONTAINE D'APPARTEMENT

roman traduit de l'allemand
par Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize



Jens Sparschuh s'est radicalement transformée après la chute du Mur, en 1989. Mais pour le mieux. Né près de Leipzig, à Karl-Marx-Stadt (ça fait de l'effet dans un curriculum!), il a étudié pendant cinq ans à Leningrad. Docteur en philosophie, il a ensuite enseigné à l'université Humboldt, à Berlin-Est, avant de publier son premier livre en 1983.

«Moi, je me suis vite adapté. J'ai pu vendre mes pièces à l'Ouest. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde.» Peu après la chute du Mur, Sparschuh passe deux semaines dans un petit hôtel d'Allemagne de l'Ouest où se tient par hasard un stage de vendeurs itinérants, activité «capitaliste» par excellence. Cela nous vaut une descrip-

tion hilarante des techniques de vente telles que les découvre un ancien fonctionnaire communiste. Imaginez le choc.

Mais Sparschuh va au delà de l'ironie. «Je me suis soudain aperçu que moi aussi j'avais des choses à vendre, mes livres par exemple. J'ai compris l'identité de ces gens. Vendre, ce n'est pas seulement un geste commercial, c'est une façon d'entrer en contact avec les autres. J'ai voulu camper un héros qui découvre la nouvelle société. Une sorte de dialogue entre l'ancien et le nouveau monde.»

Quelque part, Lobek dit: «Il faut vivre à l'Ouest pour avoir l'impression de comprendre ce qui se passe à l'Est.» Sparschuh en a assez de voir débarquer les

spécialistes de l'Ouest qui prétendent faire la leçon à ses compatriotes.

«Avec la chute de la RDA, c'est la vie personnelle, celle de tous les jours, qui a changé. C'est dans les petites habitudes que ça se passe. Lobek veut changer de vie, mais l'Est existe encore en lui. Les problèmes de l'unification sont bien plus des problèmes psychologiques que des problèmes économiques.»

Ostalgia

Sparschuh se laisserait-il aller à l'Ostalgia, cette nostalgie des gens de l'Est? Peut-être. Mais ce qu'il veut surtout montrer, c'est qu'il y avait une vie à l'Est avant la chute du Mur. Il y avait une histoire. Tout n'était pas mort. Pourtant, tout se passe comme si les habitants de l'Est n'avaient qu'à s'intégrer à une société qui s'est faite sans eux. Comme s'ils n'avaient rien à lui apporter. Les Polonais, les Hongrois, les Roumains sont peut-être plus pauvres que nous, mais ils ont la chance de se construire un avenir qui leur ressemble. Nous, il faut simplement s'intégrer.»

Neuf ans après la chute du Mur, le fossé est toujours béant entre les Allemands de l'ex-RDA et ceux de l'Ouest. Une étude réalisée par Wolfgang Bergsdorf, professeur à l'université de Bonn, tend même à montrer que certains mots n'ont pas le même sens à l'Est qu'à l'Ouest. Sparschuh est parfaitement d'accord. Il faudra des années, dit-il, pour combler l'écart. «De toute façon, avec l'Europe, les régionalismes vont prendre de plus en plus d'importance.»

Jens Sparschuh s'intéresse aussi aux changements du monde du travail. «Les gens travaillent de plus en plus à la maison et les grands ensembles industriels se désintègrent. Là encore, c'est la vie quotidienne qui est bouleversée.» Engels (le copain de Karl) ne cherchait-il pas le rôle du travail dans la transformation du singe en homme? Plus prosaïque, Lobek cherche, lui, «la part du travail dans la transformation de l'homme en singe».

A 42 ans, Sparschuh ne veut surtout pas devenir un spécialiste des relations Est-Ouest. Son prochain roman, dont les chapitres s'étalent sur le plancher en piles distinctes, traitera de la façon dont l'histoire s'inscrit dans la vie quotidienne des gens. «Ça ne parle pas de l'Est», prévient-il, refusant d'en dire plus.

Le livre qui suivra pourrait se passer en Russie. Il y a plusieurs années que l'écrivain n'y est pas retourné. Ses amis, écrivains ou traducteurs, y vivent aujourd'hui dans la misère. La plupart des maisons d'édition ont fait faillite et il ne s'y publie plus que des traductions de l'anglais ou des romans policiers.

De quoi conclure avec Lobek que «À la recherche du temps perdu devrait être une lecture obligatoire pour tous les anciens de la RDA». Sur ce, Jens Sparschuh est retourné étendre son linge.

FONTAINE D'APPARTEMENT

Jens Sparschuh
Traduction de l'allemand par Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize
Actes Sud, Arles, 1998, 166 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La vie et autres souvenirs

Entre Genèse et Apocalypse, un roman profond sur l'humaine condition

LA VIE OUBLIÉE

Baptiste Morgan
L'instant même/Quorum, Québec/Ottignies, 1998, 205 pages

BLANDINE CAMPION

Introduit au XVIII^e siècle en Italie, et ce même si la pratique existait déjà depuis plusieurs siècles, le terme de «nature morte» désigne, comme chacun le sait, la représentation picturale d'objets inanimés. Mais la nature morte, c'est aussi, ce qui est encore plus significatif pour mon propos, la représentation d'êtres anciennement animés et qui ne le sont plus. Ce type de pratique iconographique est alors associé à la notion de vanitas. «Vanité des vanités, tout n'est que vanité», nous disent ces œuvres qui obligent le spectateur à regarder en face (au propre comme au figuré) le lent travail de sape opéré non seulement par le temps, mais aussi par la mort et la pourriture, auxquelles nous sommes tous, en fin de compte, condamnés. Dans le même temps, il émane de ces œuvres une étrange fascination: la beauté pétrifiée, l'immobilité même conférée par le pinceau de l'artiste, souligne paradoxalement les traces de la sève gardées par ces fleurs, la pulsion du sang encore sensible chez ces êtres ou ces animaux, bref la mémoire de la vie même qui les animait.

Baptiste Morgan, alias Vincent Engel, n'est ni peintre ni historien de l'art. Il est bien écrivain, et un écrivain de renom, bien connu de ses compatriotes belges ainsi que de tous les amateurs de ce genre bref par excellence qu'est la nouvelle, domaine dans lequel il a déjà fait ses preuves, aussi bien en tant qu'auteur, puisque son recueil *La Vie malgré tout* a été couronné par le prestigieux prix Renaissance en 1995, qu'en tant que chercheur, puisqu'il dirige un centre de recherche sur la nouvelle à l'université de Louvain où il enseigne. Nouvelliste donc, mais aussi essayiste et romancier, cet auteur aux multiples talents nous offre cet automne son nouveau roman, *La Vie oubliée*, sous-titré «Nature morte IV», un roman qui traite justement (d'où le long prologue qui précède...) à la fois de l'inanité des prétentions et des constructions humaines et de cette trace indélébile de la vie gardée par toute chose ou tout être, quelles que puissent être les circonstances.

Table rase

Pour poursuivre la métaphore picturale, le tableau que nous présente le romancier a bien, dans un premier temps en tout cas, le caractère figé et aride de la nature morte. Le récit s'inscrit en effet dans un paysage où domine «la terre brûlée, couverte de cendres sales et de bêtes appliquées à y pourrir», et semble tout droit sorti d'un passage de L'Apocalypse, thème par ailleurs cher à l'auteur. La végétation est dépourvue des marques de sa vitalité, toute trace de vie animale a disparu et le peu d'installations qui n'ont pas subi les assauts des engins de guerre est déserté. Bref, dans cet espace qui n'est jamais nommé, en ce temps indéterminé (mais que l'on soupçonne de n'être pas si éloigné de notre époque), l'instinct de destruction de l'homme a fait table rase de tout ce qui faisait l'essence de son existence.

C'est au milieu de ce désolant tableau qu'évolue Dominique Hardenne, jeune homme à l'esprit simple mais plein de bon sens, quelque peu désarçonné mais toutefois heureux d'avoir échappé à l'hécatombe. Et pour cause: il ne reste personne d'autre que lui, une fois que LA bombe, cette machine infernale, a mis fin à la guerre d'une manière plutôt expéditive et... définitive, faute de combattants encore debout pour poursuivre des combats absurdes au cours desquels même les principaux intéressés ne savent plus très bien qui sont les alliés et qui sont les ennemis, ni même la raison première de tout ce carnage.

Sorte de Robinson Crusoe à la fois moderne et primitif, Dominique Hardenne doit donc, une fois de retour au village natal avec pour seuls compagnons ses souvenirs et quelques photos, réapprovisionner la terre meurtrie et puiser à même sa mémoire et son instinct pour survivre, dans un univers qui apparaît comme un croisement entre une terre des origines et une terre

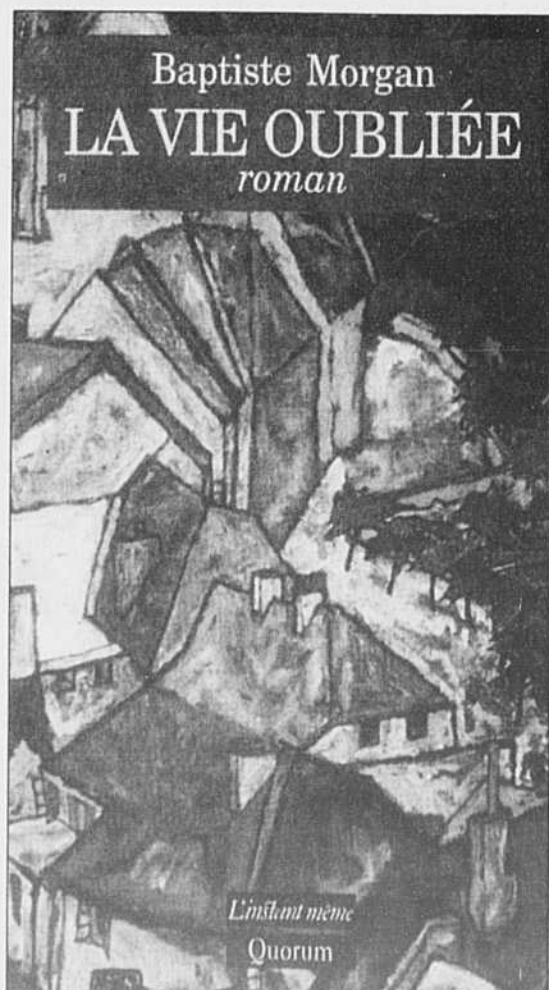
de fin du monde. Mais, «l'exceptionnel, n'est-ce pas de réinventer des gestes ancestraux éteints?» lui demande son ancien caporal, Bizot, par l'intermédiaire de son journal. Car Dominique Hardenne, plus vivant que survivant, n'est pas totalement seul. Dans l'église, il a retrouvé les membres du village, figés pour l'éternité. Il y a là sa mère, son père, son frère et sa sœur, mais aussi le maire, les Bongrain qui tenaient le café, Dufond, l'entrepreneur de pompes funèbres et, bien entendu, le curé. Ailleurs, en jouant les voyeurs malgré lui dans les maisons des alentours, Dominique découvre le bordel aménagé chez elle par la vieille Amédée, qui a trouvé dans la guerre une nouvelle manière d'exprimer son sens de la charité chrétienne. Et là, dans la petite chambre du deuxième étage, il y a Nathalie, l'amour de ses quinze ans, belle pour l'éternité. Enfin, Hardenne a ramené avec lui de la guerre son copain Maillard, fournisseur impénitent morpho-émasculé, et Bizot, le caporal philosophe décapité par une mitrailleuse. Vivants, les souvenirs le sont sans aucun doute, voilà ce que découvre Dominique Hardenne et ce que nous démontre ce récit fascinant.

«Still life»

En anglais, nature morte se dit «still life». La vie, encore. Or «Dominique voulait vivre. Il n'avait jamais rien voulu d'autre, ou si rarement». Et c'est exactement ce qu'il fait, le plus simplement possible, jour après jour. Entouré des siens, dont les voix se font entendre de plus en plus clairement, Dominique reprend le village en main. Il laboure, plante, sème les graines d'avant la guerre. Il répare la grange, réunit les biens consommables, enterre quelques morts et recommence à lui tout seul l'histoire de l'humanité. L'amour de la terre, l'amour de la femme, la politique, la haine, le meurtre, tout y est.

Structuré en quatre parties qui reprennent chacune le cycle des saisons, le récit se présente comme une nouvelle Genèse. A l'été qui marque «Le retour de Dominique Hardenne» succède l'hiver et «La solitude de Dominique Hardenne». Puis vient le printemps où prend place «Le mariage de Dominique Hardenne». Enfin l'automne, qui ponctue à la fois la fin et l'annonce d'un nouveau cycle, voit «Le départ de Dominique Hardenne». Le sujet emblématique du roman de Baptiste Morgan/Vincent Engel, qui cristallise toutes les obsessions de l'auteur présentes dans l'ensemble de ses œuvres, aussi bien de fiction que de réflexion, comme en font foi ne serait-ce que leurs titres (à titre d'exemple, citons *La Vie et rien d'autre*, *Légendes en attente*, et, à venir, *La guerre est quotidienne*), nous parle de ces choses essentielles que sont la mort, la guerre, l'attente, la mémoire, la folie...

D'une construction particulièrement rigoureuse, ce récit à l'écriture très maîtrisée mais non dénuée d'humour manifeste un intérêt pour la vie calme des choses tout en proposant une peinture métaphysique de l'humaine condition. Véritable voyage intérieur, qui mène le protagoniste jusqu'aux confins de la folie, ce roman relève le défi d'enchaîner 205 pages sur la survie d'un seul personnage, dans un univers déserté, sans que jamais l'ennui ne vienne affaiblir l'attention du lecteur. De quoi donner le goût de se plonger dans les trois premières natures mortes implicitement annoncées par le sous-titre.



BOURSE POSTDOCTORALE DU CRELIQ

Le conseil de direction du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval annonce l'ouverture du concours pour l'obtention d'une bourse destinée à celles et à ceux qui ont terminé leurs études de 3^e cycle en littérature. Cette bourse, au montant de 20 000 \$, sera offerte à une personne répondant aux exigences suivantes :

Exigences

- Avoir terminé des études de 3^e cycle dans une université autre que l'Université Laval ;
- avoir procédé au dépôt pour soutenance de sa thèse de doctorat ;
- s'engager à participer activement aux activités scientifiques d'un des trois axes de recherche du CRELIQ.

Présentation du dossier

- La candidate ou le candidat remplira un formulaire de demande de bourse en utilisant le modèle imposé par le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada (parties A, E et F) — soit en se servant de celui qui se trouve sur le site web du CRSH (www.sshrc.ca), soit en s'en procurant une copie au secrétariat du CRELIQ — ;
- elle ou il joindra à sa demande un article publié dans une revue avec comité de lecture ou un chapitre de sa thèse.

Le montant accordé est de 20 000 \$.

La personne sélectionnée obtiendra également une charge de cours rémunérée selon les tarifs en vigueur au Département des littératures de l'Université Laval.

La bourse est offerte pour une durée de 12 mois à compter du 1^{er} janvier 1999.

Date limite pour le dépôt des demandes : 20 novembre 1998

Les dossiers devront être envoyés ou déposés, à l'adresse suivante : CRELIQ, bureau 7191, Pav. Charles-De Koninck, Faculté des lettres, Université Laval, Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4. Pour information, tél. : (418) 656-5373, télécopieur : (418) 656-7701, courrier électronique : creliq@creliq.ulaval.ca.

Le jury sera composé des membres du comité exécutif du CRELIQ. Il rendra sa décision avant le 4 décembre 1998.

Remettez le dimanche au centre de la semaine!

Agenda 1999
Le jour du Seigneur
Roland Leclerc
Les Éditions LOGIQUES

Agenda 1999
Le jour du Seigneur
Roland Leclerc
12⁹⁵ \$
240 pages
Reliure «mains libres»

Le goût de croire
Roland Leclerc
18⁹⁵ \$
192 pages

Le goût de croire
Roland Leclerc
18⁹⁵ \$
192 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
[logique@cam.org](http://www.logique.com) • <http://www.logique.com>

LA VIE LITTÉRAIRE

Internet à la page

Alors qu'un comité désigné par le premier ministre Lucien Bouchard est en train de mettre la dernière main à un rapport sur la consolidation du réseau des librairies québécoises, l'activité livresque fourmille sur Internet.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Il suffit de s'y promener quelques instants pour voir que le livre a la cote sur cette machine rutilante qu'est Internet. Symbole parfait des tiraillements dont plusieurs s'inquiètent, entre l'objet qui pèse lourd entre les mains et la technologie qui permet la lecture au bout des doigts, le livre — l'objet — fait pianoter les consommateurs sur le Web.

Le géant de la librairie au Canada s'apprête à inaugurer ces jours-ci un des sites les plus attendus dans l'univers de la librairie, et aussi dans celui des médias! Le réseau des librairies Chapters et le quotidien *The Globe and Mail* ont en effet annoncé au printemps dernier une poignée de main inédite, unissant la force pour le plaisir des livres et un robuste coup de main à l'économie livresque.

Le site commun des deux entreprises promet un catalogue de 2,5 millions de titres différents, en plus d'un accès direct à une vingtaine d'années de critiques littéraires dirigées par le cahier des livres du *Globe and Mail*, reconnu comme le chef de file au Canada dans ce secteur. En plus de la possibilité de choisir et d'acheter son prochain livre de chevet, les adeptes de la littérature et d'Internet pourront choisir parmi une liste d'activités, forums divers reliés au livre.

Le site promet de se distinguer d'un concurrent de taille sur le marché américain, *amazon.com*, en exécutant « dans la mesure du possible » l'édition canadienne « pour appuyer l'édition et la distribution canadiennes ».

Chapters, qui compte 338 points de vente d'un bout à l'autre du pays, estime que cette association lui permettra de générer des revenus supplémentaires entre cinq et dix millions de dollars pour la première année. On pense qu'en l'espace de trois ans ce mode de vente « en ligne » pourrait constituer 15 % du total des ventes de l'entreprise.

L'association, qui à la suite de l'annonce a permis aux actions de Chapters de gonfler d'un appréciable 2 \$, en inquiète tout de même certains, et non seulement les libraires indépendants ou les écrivains, mais aussi ceux et celles qui regardent d'un oeil inquiet la force de cette union face aux géants américains qui s'adonnent déjà à cette pratique internationale. Puisque la frontière n'existe à proprement parler pas sur le Web, c'est la loi de la jungle qui prévaudra et l'on se demande si les bas prix offerts notamment par *amazon.com* ou *barnesandnoble.com* n'étoufferont pas rapidement le nouveau venu.

Aux États-Unis, c'est entre Amazon et Barnes and Nobles que la lutte des dollars se joue. Revendiquant à qui mieux mieux le titre de plus grande librairie virtuelle du monde entier — les deux protagonistes ont même débattu la propriété de ce titre jusque sur le terrain juridique — elles se battent sur le terrain des prix (plus bas, toujours plus bas) et l'efficacité dans l'envoi de la commande, la rapidité d'exécution n'étant parfois qu'une affaire de 24 ou 48 heures.

« Choisissez parmi un bassin de trois millions de titres, affiche Amazon. Économisez jusqu'à 40 %! » Quelques touches à l'ordinateur et hop! on vous propose *The First Quarter of the Moon*, de l'auteur Michel Tremblay, sans doute l'un des écrivains québécois les plus traduits, « ships in two-three days, our price 14.95 \$ » — US, bien sûr! *The Fat Woman Next Door is Pregnant* et *Therese and Pierrette and the Little Hanging Angel*, aux côtés des *Belles-sœurs*, font aussi partie de la vitrine amazonienne.

Sur le site de Barnes and Noble, en plus des critiques médiatiques (*Washington Post*, les dernières recommandations de Oprah, la critique litté-

raire de *Mother Jones*), on met en vedette tout ce qui fait jaser la toute-Amérique (au fait, en parle-t-on encore?): Clinton et ses frasques sexuelles, *The Complete Clinton ans Lewinsky Testimony*, 2800 pages, pour si peu que 11,20 \$ US. *The Death of Outrage*, de William J. Bennett, pour 14 \$ US, une montée contre la tolérance des Américains envers leur président. Et la toute dernière nouveauté, la vidéocassette, pour près de 8 \$ US, *The President's Testimony, Clinton under Oath*. Faites vos jeux...

Quelques adresses:
www.chaptersglobe.com (en pleine ébullition...)
www.amazon.com
www.barnesandnoble.com

Trois-Rivières en poésie

Et que la fête commence! C'est le maire de Trois-Rivières lui-même, Guy Leblanc, qui disait que, pendant la durée du Festival international de la poésie de Trois-Rivières, « le maire n'est plus le premier citoyen », et il laisse la place à l'organisateur de cette fête aux poètes, Gaston Bellemare. Inauguré hier, et en cours jusqu'au 11 octobre, le festival est meublé de centaines d'activités diverses: amateurs de poésie, si votre itinéraire de la fin de semaine vous mène aux confins de l'une des rares villes de la planète à vibrer dix jours durant aux rythmes de la poésie, voici en vrac quelques petits arrêts dignes d'un détour:

■ Aujourd'hui, à 12h: deux diners-poésie, l'un au Angéline Bar Ristorante, l'autre au Resto-Bar le Nord-Ouest, et en compagnie de poètes venus de l'Argentine, du Luxembourg, de l'Espagne, du Portugal, de la Belgique, de l'Irak, du Sénégal, de l'Algérie, de la Russie, du Mexique, de l'Angleterre, des États-Unis, de l'Acadie et du Québec — rappelons que la formule consiste à profiter d'une bonne bouffe, sans éclats de voix et dans le respect des poètes, tout en écoutant ceux-ci venir réciter les uns après les autres une parcelle de leur œuvre.

■ Aujourd'hui, à 17h: vernissage de l'exposition *Autour du fou de l'île*, avec des œuvres du Groupe l'Œil tactile et des poèmes de Félix Leclerc. À la Maison de la culture. À 19h: souter-poésie au restaurant Le Lupin. À 20h: jazz-poésie au Resto-Bar le Nord-Ouest. À 23h: Poèmes de nuit au Café Bar le Zénob.

■ Demain, entre 13h et 17h: création d'une banderole de poèmes sur la place de l'hôtel de ville; toute la famille est invitée à sortir ses plus beaux vers... À 13h: encan d'œuvres d'art au Musée des arts et traditions populaires du Québec. À 15h: poèmes en direct, au Café galerie l'Embuscade, en compagnie de poètes de la Finlande, de la Croatie, du Maroc, du Brésil, de l'Iran et du Québec. À 17h: Apéro-poésie au Café Bar le Zénob, et aussi au Resto-Bar le Nord-Ouest. À 21h30: blues-jazz poésie, orchestre les Pâiens (de l'Acadie), au Maquisart. Coût: 3 \$.



Félix Leclerc

ARCHIVES LE DEVOIR

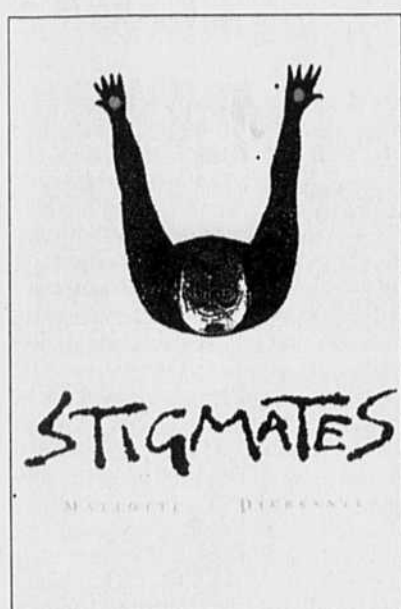
MR. PUNCH
Neil Gaiman et Dave McKean
Reporter, Paris, 1997, 91 pages

STIGMATES
Mattotti/Piersanti
Seuil, France, 1998, 187 pages

DENIS LORD

Il y a des domaines de la vie qui semblent ne jamais vouloir sortir du clair-obscur, des vérités — qui n'en sont peut-être pas —, évanescences et insaisissables, presque malicieuses. Voilà le sujet que Gaiman et McKean semblent vouloir illustrer ici, plaçant l'appréhension des mystères dans l'optique de l'enfance.

Le narrateur de *Mr. Punch* est un petit garçon qui va passer quelque temps chez ses grands-parents paternels. Il est totalement fasciné par le théâtre de marionnettes local où règne Mister Punch, sorte de père Fouettard que ni la Mort ni le Diable ne réussissent jamais à mettre hors d'état de nuire. Fasciné mais apeuré, comme avec son grand-père, un homme mystérieux qui s'est hissé dans la hiérarchie sociale à la force du poignet, comme avec son oncle Morton, un petit homme bossu qui lui sert d'entremetteur. Entre marionnettes et marionnettistes, entre famil-



le, personnages réels et fictifs, des correspondances s'esquissent, des trames se nouent et se dénouent. Le gamin évolue dans la brume et les faux semblants.

On a dit beaucoup de bien de la série « Sandman » et de l'album *Cages*, précédentes cuvées des duettistes britanniques. Indéniablement, ils ont une démarche originale. Les dialogues de Gaiman savent en peu de mots refléter l'optique de l'enfance sur les choses et les êtres, le récit orchestre habilement l'alternance des temps de

la vie du narrateur. Du côté visuel, c'est l'éclatement absolu: peinture, noir et blanc, photographies parfois retouchées se côtoient et se chevauchent, on sent que les auteurs ont bénéficié d'une latitude peu commune.

Le hic, c'est que, malgré sa liberté narrative et ses richesses graphiques, *Mr. Punch* s'avère un album longuet, un peu ennuyeux. Les chassés-croisés entre les marionnettes et les individus réels sont comme les pistes d'une allégorie qui ne dépasse jamais l'ébauche, plus près de l'inachevé que du flou artistique. Par-delà quelques cases superbes, des plans similaires de personnages devant un décor flou s'accablent à un rythme apathique et la qualité de l'œuvre peinte ne justifie pas pareille redondance. *Mr. Punch* rappelle une impro de jazz inégalement inspirée, avec des dégradés dans le tempo.

Plus bas que les bas-fonds

De l'Italien Mattotti, membre du défunt groupe Valvoline, on connaît surtout l'œuvre en couleurs, mirifique, en particulier l'album *Feux*, perçu par d'aucuns comme un chef-d'œuvre du 9e art. Sur un récit du romancier et nouvelliste Claudio Piersanti, il s'aventure ici, moins spectaculaire mais toujours talentueux, dans le domaine du noir et blanc. On en reste ébaubi, d'autant plus que la cohésion entre le texte et le dessin atteint ici une fluidité manquant aux albums

précédents de Mattotti, qui donnaient l'impression d'être une suite de peintures auxquelles on aurait ajouté des vignettes narratives.

Dans un climat de réalisme social aux accents de mysticisme, pour ainsi dire agnostiques, les auteurs nous convient à partager la trajectoire d'un colosse sans nom, un alcoolique des bas-fonds, sans amis et sans famille. Sa vie se transforme par l'apparition subite et inexplicable de plaies sur ses mains. Lui, le moins-que-rien, voilà que ces voisins le prennent pour un saint, le voilà nanti de pouvoirs thaumaturgiques auxquels il ne croit pas. Cette « sanctification » fait curieusement de lui un paria: il devient le vecteur de sa saison en enfer. Il lui faudra descendre plus bas que terre avant de renaitre de ses cendres.

Dans ce récit de déchéance et de rédemption, la part mystique de l'œuvre est abordée avec une pudeur et une délicatesse exemplaires. On ne saurait lui reprocher qu'un certain passage à vide vers le milieu, ne peut-être de trop vouloir illustrer l'incommunicabilité entre les êtres. Sur le point d'équilibre entre le gribouillis et la figuration, hachuré et expressionniste, le dessin de Mattotti ne laisse d'impressionner. Et d'émouvoir. De ce grand artiste, Vertige Graphic vient de publier *Pour le Monde*, un superbe recueil d'illustrations en couleurs initialement parues dans le journal que l'on devine.

ESSAIS

Les vies promises

Autour de Verlaine et de Bonnard

ELLE, PAR BONHEUR,
ET TOUJOURS NUE

VERLAINE D'ARDOISE
ET DE PLUIE

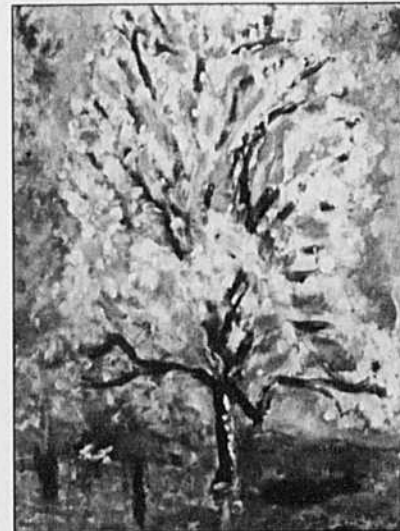
Guy Goffette
Gallimard, coll. « folio », Paris, 1998
151 et 159 pages

DAVID CANTIN

L'expérience poétique transcende parfois l'espace du poème. Depuis la parution de son *Éloge pour une cuisine de province* (Champ Vallon) en 1988, on retrouve dans l'œuvre de Guy Goffette cette sensibilité lyrique et sensuelle qui le distingue de bien des auteurs de sa génération. Grâce à la collection « l'un et l'autre » chez Gallimard, il retrace désormais le parcours de deux artistes aussi fascinants qu'insaisissables.

Tout d'abord, Goffette s'est mesuré au portrait à la fois robuste et vulnérable de Paul-Marie Verlaine, le célèbre poète des *Fêtes galantes* et des *Romances sans paroles*. S'éloignant de l'étude littéraire ou de la biographie traditionnelle, on découvre plutôt un récit subjectif où l'écriture poétique nous guide à travers les vertiges d'une existence. Ainsi, l'auteur s'abandonne à une parole amoureuse capable de rendre le drame intime de Verlaine face à l'acte créateur, tout comme son rapport ambiguë avec ceux qui l'entouraient.

De manière elliptique, Goffette s'inspire des moments de passion et d'ivresse en évoquant un Verlaine enfermé en lui-même. Un homme blessé par le secret familial, par sa vie aussi malsaine que contradictoire jusque dans l'abandon ultime de Rimbaud. On découvre également une instabilité intérieure qui nous éloigne d'un Verlaine unidimensionnel. Derrière l'artisan d'une poésie unique, on voit un individu à la recherche d'un équi-



MNAM

L'Amandier en fleurs, 1946, de
Pierre Bonnard

libre inatteignable sous l'emprise des émotions les plus extrêmes. Parfois, on se demande même s'il n'y a pas un peu de Verlaine en Guy Goffette, puisque cette prose transmet la densité d'une expérience commune et ressentie. Il s'agit peut-être là de l'essence même d'un regard que partage aussi Pierre Michon dans son trajet vers Rimbaud le fils: « C'est un oeil avant toute chose, Verlaine, un oeil perçant qui vibre et qui écoute. Un oeil de vin lourd qui sent, qui s'attarde et qui palpe, et qui, d'un coup, ravit sa proie comme une fleur au talus. Il l'a dit lui-même dans ses Confessions: "Les yeux surtout chez moi furent précoces." »

Fascination

Au moment où paraît la réédition en « folio » de *Verlaine d'ardoise et de pluie*, Goffette recidive en s'inspirant du destin et des toiles du peintre Pierre Bonnard. Elle, par bonheur, et toujours nue porte, encore une fois, les signes d'un attachement profond. Suivant l'expérience artistique de ce petit prophète, on entre dans la fascination que parta-

ge l'écrivain pour la beauté charnelle de Marthe. On assiste ainsi à un coup de foudre qui donne le ton à ce livre jouissif, comme si un mystère se cachait dans les formes de cette muse.

Plus que jamais, Goffette arrive à créer un véritable dialogue entre lui et ce « marginal fantasiste » qu'était Bonnard. Il y a dans cet art d'écrire une façon de peindre la langue par touches successives. Tel un miroir, la lumière des toiles se confond à la transparence syntaxique. Tout en traçant la vie discrète de ce « moine aux ailes de papillon », la contemplation se prête à l'émotion créatrice. Le regard silencieux du poète atteint la fragilité du peintre, de l'amour jaloux et possessif de Marthe jusqu'à la retraite dans le Midi. En fait, l'histoire de Bonnard rejoint celle de Verlaine dans cette profonde solitude qui anime un désir nécessaire de liberté. D'ailleurs, on sait que le peintre nabi admirait, secrètement, l'attention musicale de Verlaine.

Toutefois, Guy Goffette ne s'attarde qu'à certaines anecdotes pour

mieux comprendre la quête humaine derrière la réalisation artistique. À l'occasion, on croit même surprendre les amors d'un art poétique voilé: « La couleur est une femme qui se gagne lentement, regard après regard, caresse après caresse [...] Car il s'agit maintenant de donner des voyelles aux couleurs et que la lumière chante, sur une partition sans fausses notes, pour l'œil qui écoute et se tait. Que la chair enfin se mette à parler du bonheur d'être vive et que nous frémissions de l'entendre rire comme si, jetés dans ses bras, nous étions couverts en un instant de notre feuillage unique et de toutes ses couleurs. » En parcourant la grande exposition sur les Nabis au Musée des beaux-arts, il faut lire les récits biographiques de Guy Goffette comme un accompagnement inespéré et subtil. Désormais, ces livres le place aux côtés de grands prosateurs contemporains tels Richard Millet, Pierre Bergounioux et Pierre Michon.

Romuald Miville-desChênes

La Mémoire
de l'oubli



568 pages, 34,95 \$ • Distribution FIDES

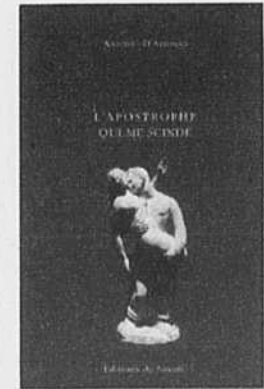
LA MÉMOIRE
DE L'OUBLI
aperçu d'une vie

Un regard dénué de complaisance,
véritable survol politique et culturel
des 35 dernières années.

CARTE BLANCHE

Éditions du Noroît

Nouveautés



ANTONIO D'ALFONSO
L'apostrophe
qui me scinde



LUC PERRIER
Faites le nécessaire

PIERRE DESRUISSEUX — Mots de passe

JEAN-MARC FRÉCHETTE — La lumière du verger

CORINNE LAROCHELLE — De quelle bouche sommes-nous?

LUC LECOMPTÉ — Chronique du temps animal

CARL NORAC — Le carnet de Montréal

PIERRE OUELLET — dieu sait quoi

HÉLÈNE PÉRAS — Le dévoilement

MARCELLE ROY — Longitudes

PIERRE OUELLET
LÉGENDE
DORÉE

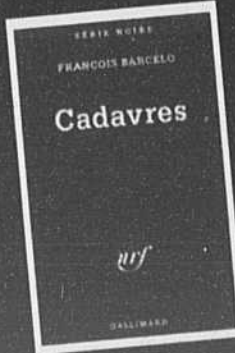
L'instant même

L'instant même félicite Pierre Ouellet

lauréat du Prix Ringuet
de l'Académie des lettres du Québec
pour son roman *Légende dorée*.



François
Barcelo
premier auteur
québécois
de la « Série Noire »



CADAVRES

9,95\$

« Plus les cadavres
s'accumulent, plus on rit...
On en redemande »

Bruno Corty, Le Figaro

ARTS

ARTS VISUELS

Vague à l'âme

*Goodwin sait rendre lueurs
et éclats de lumière réellement fascinants*

BETTY GOODWIN

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 501
Jusqu'au 31 octobre

BERNARD LAMARCHE

Nous nous souvenons avoir écrit, au sujet de la dernière exposition de Betty Goodwin, il y a deux ans, à la galerie René Blouin, que malgré le plaisir de voir des œuvres aussi bien maîtrisées, rien ne tenait alors de la totale surprise, et qu'aucune des pistes poursuivies par l'artiste n'y était totalement insoupçonnable. Toutefois, force est d'admettre que pour l'exposition des toutes récentes œuvres de cette artiste parmi les plus diffusées au pays, actuellement chez Blouin, l'évidence n'affleure pas. Poursuivant dans la même veine que les séries précédentes, celle des *Nageurs* et plus particulièrement celle des *Nerfs*, reprenant là où elle avait laissé lors de sa dernière apparition (on se souvient des gouffres spirales), Goodwin explore un tout nouveau motif, celui-là qui n'est pas sans susciter sa part de risques. Au moins, bien qu'elle revienne sensiblement au même propos que pour les séries précédentes, l'artiste ne fait pas de surplace.

Plus proche des envoûtantes ambiguïtés plastiques des réseaux entrelacés de racines de la série *Nerfs* que des graphies plus appuyées des œuvres de l'exposition précédente, Goodwin, pour appuyer l'idée, récurrente dans sa production, d'un passage aux couches inférieures des strates terrestres, de vie à trépas ou inversement, s'en remet à un motif largement connoté. En effet, les scénographies vacillantes procurées par les veines souterraines enlaçant les corps inanimés ont laissé leur place à un référent éminemment plus clair à

nos yeux, celui de ciels dramatiquement ennuagés. Comprenez la subtilité qu'il faille démontrer pour négocier avec bonheur ce motif tellement surfait. La mièvrerie, quant il ne s'agit pas d'un positionnement clairement ironique ou sarcastique, ne veille jamais très loin. Or le sarcasme n'a jamais été une des avenues du travail de Goodwin. Ni l'insignifiance, d'ailleurs.

Espaces ambigus

Dans le meilleur des cas ici, notamment dans les plus petits formats, mieux condensés, le référent premier s'efface pour engendrer ces espaces terriblement ambigus auxquels nous a habitués l'artiste. La sous-couche photographique sur laquelle Goodwin diffuse ses pigments se fond avec les couches supérieures de l'image pour rendre aussi innommable que possible la nature de l'environnement représenté. Vues de loin, ces images sagement encadrées ne donnent à voir que des visions romantiques de ciels tourmentés. De près, ces images nébuleuses recèlent des détails aptes à en complexifier le rendu plastique. Des corps flottants s'échappent encore de leur réalité physique, toujours en osmose avec leur contexte. Ils sont habilement noyés dans le magma laiteux des nuages. Le hic, à notre avis, c'est qu'étant donné ce à quoi correspondent les hautes sphères célestes, la métaphore devient passablement plus appuyée. Difficile de ne pas y voir la représentation de diverses ascensions. Et ce, même si une lourdeur notable semble s'emparer des corps représentés.

D'autant plus que ces nouvelles «visions» ne font pas l'économie de références claires à l'histoire de la peinture. De fait, quiconque s'intéresse à la peinture italienne de la Renaissance y retrouvera certains des plus beaux atours de cette période.

Certes, cette dimension n'est pas négligeable. On ne saurait renoncer aussi facilement aux charmes de la peinture, surtout que, pour cette série, Goodwin a su rendre des lueurs et des éclats de lumière réellement fascinants. Par contre, il demeure que le référent utilisé par Goodwin pour créer ces vues chargées ne permet plus autant de possibilités de lecture que pour les précédentes séries. Par contre, ces vues sont toujours aussi empreintes d'émotivité, une réalité que viennent redoubler les interventions sur le support photographique.

Là où la trame de la photographie et les frottis de pigment se confondent le mieux, ces points de jonction deviennent parfaitement troublants. Ces plages d'ambivalence où se gommement les niveaux de référentialité, cette tension si particulière, créent des espaces insondables. A ce niveau, il est heureux de constater que Goodwin n'a pas perdu la touche. Elle a toujours d'ailleurs excellé à ce jeu d'artifices. A la différence près que l'artiste n'a jamais, semble-t-il, usé aussi ouvertement de la séduction. C'est peut-être là que se situe notre principale réticence. La pulsion de mort chez Goodwin s'est toujours davantage méfiée dans ses œuvres de l'inevitable inclination à la vitalité. Ici, la métaphore ascensionnelle nourrit notre tenace distance.

Les petits tombeaux

Dans la petite salle, Goodwin poursuit sa série de petits tombeaux qu'elle a entamée il y a quelques années. Des représentations réduites de corps flottants sur des fonds indécis, aux contours chevrotants, sont accompagnées de petites tablettes sur lesquelles reposent, immuables, de petites pierres des champs. Cette petite intervention a ceci de touchant qu'elle introduit un aspect cathartique de la tradition juive qui consiste à commémorer les morts en déposant des pierres sur les tombes. Transposée à petite échelle, on retrouve dans ces œuvres un peu de cet imaginaire immobile qui manque

à notre avis aux pièces à ciel ouvert de la grande salle. Le décorum fu-

nèbre toujours inscrit à même les pièces de Goodwin y prévaut davantage. Les tensions indicibles y sont mieux engagées. Quelques éléments de sculpture viennent compléter le parcours de l'exposition.

Pour finir, veuillez inscrire à votre agenda culturel les dates de la rétrospective des œuvres de Goodwin que tiendra la Galerie d'art de l'Ontario: du 18 novembre 1998 au 7 mars 1999. A suivre.



SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN

Beyond Chaos n° 2, 1998, une des œuvres récentes de Betty Goodwin exposée à la galerie René Blouin.

pascale archambault danielle april claire beaulieu pierre bellemare
miguel berlanga gilles boisvert catherine bolduc laurent bouchard
claire brunet pierre bourgeault-legros marie-france brière carol cliff cozie
reynald connely linda covit éric daudelin michel de broin tatiana demidoff-séguin
rené derouin lillie douglas lucie duval joan esar denis farley
andré fourmelle sylvie fraser jocelyn gasse monique giard michel goulet
jacqueline guillermain claude hamelin christian laporte francine larivée
tim yum lau renée lavallante isabelle lelarge lisette lemieux janet logan
yves louis-seize john mingolia alex magrini david moore françois morelli
guy nadeau indira nair nées de cana jean noël andrée pagé
louise pallé léon perreault gilbert peissant francine potvin claude prairie
ginette prince natalie roland francine savard maurice savoie andréa szilasi
marion brigite thibault alain marie tremblay michèle tremblay-gillon
dominique valade bill vazan patrick viallet sarla voyer



Du 12 septembre au 10 octobre 1998
Du mercredi au samedi
de 12H00 à 17H30

le Conseil des Arts et des Lettres du Québec,
le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal,
le Service de la Culture de la Ville de Montréal et
le Conseil des Arts du Canada contribuent au succès
et à l'excellence du Centre d'exposition CIRCA

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION CIRCA Art contemporain
372, rue Sainte-Catherine ouest, 444 Montréal H3B 1A2
Téléphone (514) 393-9246 Télécopieur (514) 393-3803



MICHEL LECLAIR CHRISTIANE AINSLEY

Œuvres récentes

Le feu et l'eau

Vernissage le samedi 3 octobre à 14 h

Du 3 au 31 octobre 1998

Édifice Belgo (local 410)

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal

Horaire : du mer. au ven. de 12h à 18h, sam. de 12h à 17h

Dominic Besner

«Coup de théâtre»

Vernissage le 4 octobre
jusqu'au 29 octobre

GALERIE ESTAMPE PLUS

49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

La BIENNALE 98 de MONTRÉAL

27 août - 18 octobre
Du mercredi au dimanche

Un événement majeur en art contemporain
Amenez un ami! Les mercredis, obtenez deux billets pour le prix d'un.

LIGNE INFO-BIENNALE
(514) 288-0811

UNE PRODUCTION DU CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Ministère de la Métropole
Ministère de l'Éducation
Ministère de l'Emploi et de la Solidarité
Ministère des Relations Internationales

Patrimoine canadien
Ministère des Ressources humaines

CIRCA

Conseil des Arts et des Lettres du Québec
Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal
Service de la Culture de la Ville de Montréal
Conseil des Arts du Canada

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

VILLE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

CROWNE PLAZA

LIBERTÉ

SUN-EAST

Bolt Mobilite

GOETHE-INSTITUT

GOETHE-INSTITUT

The British Council

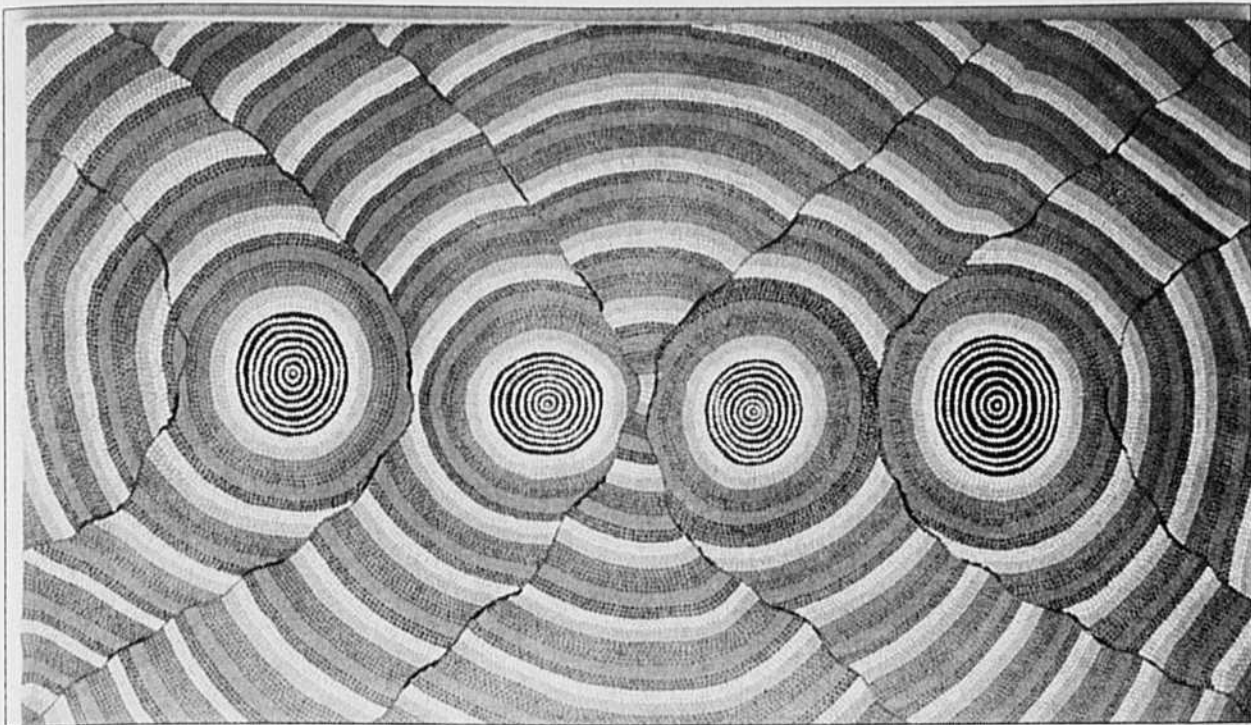
HELVETIA

The Japan Foundation

Consulat général de France à Québec
Ambassade d'Autriche au Canada
Consulat général d'Autriche à Montréal

LES ARTS

ARTS VISUELS



Dreamings, 1988, de Sandy Brush Tucker.

SOURCE KAHN COLLECTION

Petits points

Imagerie sacrée et actualité de l'art aborigène australien

DREAMINGS

Australian Aboriginal Art of the Western Desert from the Donald Kahn Collection
Galerie Liane et Danny Taran du Centre des arts Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte
Sainte-Catherine
Jusqu'au 11 octobre

BERNARD LAMARCHE

En août dernier, la galerie du Centre des arts Saidye Bronfman annonçait la tenue d'une exposition de peinture qui la sortait du créneau habituel d'art qu'elle présente. Délaisant momentanément l'art contemporain tel qu'on le connaît en Occident, la galerie allait présenter une exposition d'art aborigène d'Australie. C'est ainsi qu'actuellement et jusqu'au 11 octobre, 36 toiles produites par 34 artistes vivant et œuvrant dans le désert occidental de l'Australie centrale sont accrochées sur les murs de la galerie. Présentée à plusieurs occasions en Europe, c'est la première fois que l'exposition *Dreamings: Australian Aboriginal Art of the Western Desert from the Donald Kahn Collection* traverse en Amérique du Nord.

Indépendamment de ce que l'on pense de cette production, il s'agit d'un autre coup de maître de la galerie et de son directeur, David Liss, dans la mission qu'il s'est donnée de diffuser un large éventail de productions contemporaines recoupant certains des aspects de la vie courante. À ce chapitre, on peut dire sans gêne que Liss accomplit un travail phénoménal. En effet, ce dernier réussit le plus souvent à faire venir des productions mal diffusées ici, faisant de la galerie qu'il dirige un acteur apprécié de la communauté culturelle.

Méticulosité incroyable

Les œuvres actuellement aux cimaises de la galerie procèdent d'une patiente réalisation. Outre l'imagerie sacrée qu'elles contiennent, elles retiennent de la tradition une méticulosité incroyable dans l'alignement des milliers de petits points juxtaposés qui les fabriquent. Ces peintures reprennent à leur compte la tradition qui a vu ce peuple du désert inscrire

des récits sacrés sur des pierres, des écorces d'arbres ou du sable depuis des milliers de lunes. C'est en 1971 que l'on dit avoir constaté les premiers reports sur toiles de cette technique ancestrale. Ayant perdu leurs terres en 1788 aux mains des premiers colons européens, c'est à travers cette pratique qu'ils «documentent et célèbrent les sites qu'ils considèrent comme étant sacrés». Si l'on veut rester en contact avec les références culturelles des aborigènes, il faut lire ces toiles comme la représentation hautement symbolique de l'environnement naturel et sacré qui compose leur univers.

Pour ce faire, des textes explicatifs accompagnent les œuvres. Ces articles donnent la pleine mesure de l'interprétation qu'il est possible de faire des motifs peints si l'on veut rester fidèle au contexte de production. Ainsi, certains motifs «reconnaisables» dans ces échelons de points alignés — les cours d'eau, des montagnes, des animaux ainsi que des personnages —, pour aussi indistincts qu'ils puissent apparaître à nos yeux, font référence dans la culture aborigène à des sites précis et des narrations singulières. Ces *jukurrpa* (la traduction anglaise est *dreamings*) sont également associés à des pratiques et des rites religieux qui les donnent comme des «sources continues de vie».

Par contre, pour celui qui n'aurait que faire de ces pouvoirs spécifiques alloués aux images, il y a tout lieu d'apprécier ces productions pour leurs propriétés plastiques. Ce qui pourra peut-être vous sembler de couleur terne à première vue se transforme rapidement en des surfaces complexes de couleurs et de formes.

Un critique a même pu constater l'extrême contemporanéité de ces productions en relation à certains développements de la peinture récente d'ici. Ceci étant, il est vrai que l'art aborigène connaît une réception critique enviable à une échelle internationale. L'exposition est fascinante à plusieurs points de vue. Son importance tient autant à la diffusion de cet art méconnu ici qu'à l'intérêt que ces œuvres possèdent au niveau plastique. L'intérêt de quelques-unes de ces toiles repose également sur des effets picturaux surprenants.

Ceci dit, ceux qui se poseraient des questions sur l'authenticité de ces œuvres et qui s'inquièteraient de l'éventuelle récupération de ces pratiques ancestrales selon des paramètres occidentaux (forme tabulaire, rendu relativement poli, etc.) pourront trouver dans le catalogue de l'exposition (de qualité, mais unilingue anglais) un texte qui traite de ces délicates questions. À voir et à lire.

ANDREA BLANAR

«FENÊTRES SUR LA MER»

OEUVRES RÉCENTES

JUSQU'AU 10 OCTOBRE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

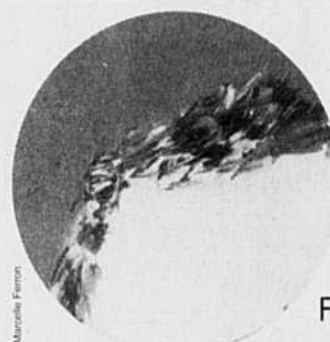
Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail : wadgorce@total.net

Web : http://www.total.net/~wadgorce



«...l'événement le plus ambitieux de la saison des maisons de la culture, Tondo Tondi...»
Stéphane Aquin, VOIR, Rentrée culturelle, 27 août au 2 septembre



la Collection Ioto-Québec
Ville de Montréal

TONDO TONDI

Judith Berry, Pierre Blanchette, Kittie Bruneau, Suzanne Dubuc, Marcelle Ferron, François Jeune, Harlan Johnson, Michel Madore, Fabrizio Perozzi, Éric Simon

Commissaire : Suzelle Levasseur

L'OR DU FEU

19 artistes verriers de l'Espace Verre exposent

JUSQU'AU 25 OCTOBRE
Entrée gratuite

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY
6052, boulevard Monk
(métro Monk, autobus 36 Est)

Renseignements : 872-2044
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

«Mary go round»

Une affaire de tableaux ronds

TONDO TONDI

Maison de la culture Marie-Uguay
6052, boulevard Monk
Jusqu'au 25 octobre

BERNARD LAMARCHE

La Maison de la culture Marie-Uguay présente jusqu'au 30 octobre un petit jeu qui en vaut la chandelle. On a demandé à Suzelle Levasseur, peintre connue de la scène montréalaise, d'enfiler les habits de commissaire et de monter une exposition d'art contemporain pour les salles de l'établissement culturel de l'ouest de la ville. La solution imaginée par Levasseur? Imposer à la dizaine de peintres invités de travailler avec un format tout à fait particulier, que l'on rencontre occasionnellement dans l'histoire de la peinture. Elle a commandé à ces peintres — Judith Barry, Pierre Blanchette, Kittie Bruneau, Suzanne Dubuc, Marcelle Ferron, François Jeune, Harlan Johnson, Michel Madore, Fabrizio Perozzi et Éric Simon — de reprendre ce format hasardeux qu'elle a fait sien depuis quelques années, à savoir le tondo, le tableau circulaire.

Avouez que l'idée de lancer ce défi à des peintres qui n'ont pas l'habitude de composer avec ce format ingrat à quelque chose, disons, d'espiègle. Lorsque l'on regarde dans l'histoire, les plus grands peintres se sont butés depuis la Renaissance à ce format capricieux et ont dû proposer des solutions le plus souvent désarmantes d'ingéniosité pour inscrire dans un cercle des iconographies qui ne s'y prêtaient pas. On pense immédiatement à Raphaël et à Botticelli.

Or, dans l'art du XX^e siècle, comme le souligne Véronique Rodrigue dans le texte très court mais remarquablement bien ciblé qui accompagne l'exposition, ce format n'est pas si inédit qu'il y paraît, bien qu'il reste passablement inhabituel.

D'autres peintres, au XX^e siècle, s'y sont frottés, notamment tout près de nous les Tounissaint, Riopelle, Sullivan et Tounissoux. Ainsi, la commande de Levasseur peut constituer un véritable casse-tête pour celui ou celle qui ne s'est jamais avisé de considérer ce format associé à la perfection des dieux.

Un diamètre de 120 cm

Levasseur a fourni aux artistes une pastille blanche. Elle a bien pris soin de choisir ces derniers en fonction de leurs horizons divergents — une des conditions de possibilité de cette aventure à notre avis pour

qui impose d'emblée sa rondeur parfaite. La déambulation dans l'espace devient une entreprise comparative, que l'accrochage, nous semble-t-il, vient favoriser. On a réuni sur certains murs des toiles qui se répondent. La grille, par exemple, rapproche Suzanne Dubuc et Fabrizio Perozzi, bien que leurs essais répondent de tangentes différentes de la pratique picturale.

Le négoce — c'est ce qui fait l'intérêt de l'exposition — n'est visiblement pas toujours facile. L'enjeu de cette commande n'est-il pas de confronter les artistes avec l'autre de la peinture, une voie que ceux-ci choisissent rarement? Le réflexe de désertier le centre du tableau pour en investir les rebords n'est pas partout évité. L'inverse non plus d'ailleurs.

Certaines solutions sont plus inventives que d'autres. On pense à Judith Barry qui a su légèrement plier, en fonction des courbes du support, un paysage au rendu très minutieux. On ne peut s'empêcher, devant le Pierre Blanchette, d'y voir un globe vaguement terrestre. D'autres ont préféré reprendre au format sa symétrie parfaite pour l'exalter ou la déstabiliser.

Ceci étant dit, la solution la plus surprenante et la plus rafraîchissante vient sans conteste d'Éric Simon, qui a reproduit dans le cercle de départ les mêmes distorsions que s'il s'agissait d'un miroir concave. Le dédoublement d'un personnage et les contorsions qu'il fait subir à cette figure constituent un dénouement qui se détache réellement, en ce qu'il tient le plus compte, à notre avis, du fait que, par-dessus tout, la commande consiste en un jeu. À voir, malgré que les conditions de présentation en galerie ne soient pas des plus idéales.



DANIEL ROUSSEL

Une huile sur toile de Éric Simon.

qu'elle soit intéressante. Ce format identique pour chacun des artistes (diamètre de 120 cm) devient le dénominateur commun de ces productions. Il faut donc voir les peintres convoqués négocier avec ce format

Exposition prolongée

Un voile de fibres, une feuille robuste :

Œuvres sur papier d'artistes choisis

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

Renée Lavaillante

Dessins

3 octobre - 20 décembre 1998

Le Musée de la Ville de Lachine

110, chemin de LaSalle, Lachine H8S 2X1

Tél. : 634-3471 poste 346

du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 16 h 30.

L'entrée est gratuite.

LE MUSÉE

Lachine
La première habiller

Avec le concours du ministère de la Culture et des Communications du Québec et du Conseil des Arts du Canada.
L'artiste a reçu l'appui financier du Conseil des Arts et des Lettres du Québec.

TROIS POINTS

Jusqu'au 10 octobre

Richard Mill

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Porte 520, Montréal (Québec)
Canada H3B 1A2
Tél. : (514) 866.8008
Télé. : (514) 866.1288

Avec la participation du Ministère de la Culture du Québec

PEJMAN

Dix ans de peinture

Pejman Ebadi est né en 1982. Il expose en solo depuis 1990. Jeune prodige de la peinture, il lancera sa monographie en couleur (425 repr.) à l'occasion de son vernissage, **ce samedi 3 octobre, à 14 heures**

Le Belgo - Espace 418

372, rue Sainte-Catherine Ouest

Info: Galerie Simon Blais
au 849-1165

À VOIR AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
DU 26^e SEPTEMBRE 1998 AU 24 MARS 1999

riopelle

À voir aussi : « Un lieu de liberté » Le Refus Global sous l'oeil témoin de Maurice Perron



Centre d'art Baie St-Paul
23, Ambroise Lafard, Baie St-Paul
Tél. : (418) 435-3681

Groupe La Mutuelle

BANQUE NATIONALE

LE DEVOIR

Le Soleil

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES
présente

Bordunos
et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal • Renseignements : (514) 847-6226

BANQUE NATIONALE

LE DEVOIR

Pentacom

Paul-Émile Borduas, Sans titre, 1950, gouache sur papier, 18,9 x 22,2 cm.
Legs de Monsieur Claude Perron. Collections: Musée d'art contemporain de Montréal. Photo: Roland Max Tremblay.

LE DEVOIR

Recevoir Gaetano Pesce à Montréal, c'est du bonbon. Une bouffée d'herbe multicolore qu'on accepte avec plaisir depuis que le Musée des arts décoratifs de Montréal nous a présenté les résultats de ses expérimentations peu banales en 1984.

JACQUES MARTIN

La plupart du temps, on introduit l'œuvre de Gaetano Pesce en indiquant qu'il est né à La Spezia, petit port de mer d'Italie, en 1939. En pratique, il n'y est demeuré que les premiers mois de sa vie — ses parents ayant plutôt opté pour la grande ville, Venise. Alors, si on peut jouer ainsi sur le sens des lieux, pourquoi ne pas, à notre tour, nous amuser à réinventer un peu les faits.

Reprenons donc. Pour nous, Gaetano Pesce est né à Montréal, petit port d'Amérique, en 1984. Plus précisément au Musée des arts décoratifs de Montréal. Le Centre de design de l'UQAM ayant par la suite répété l'événement en 1989. Depuis, l'architecte et designer new-yorkais d'origine italienne est vite devenu la coqueluche d'une époque et d'un lieu en mal d'exemples. Et des exemples, Gaetano Pesce en a à la tonne dans sa grande malle à expérimentations, dont plusieurs furent commercialisées par Cassina. Tellement que le musée a cru bon de récidiver cette année en préparant une rétrospective fort attendue des pièces qu'il a réalisées au cours des dix dernières années, ainsi que d'autres objets faisant partie de sa collection permanente.

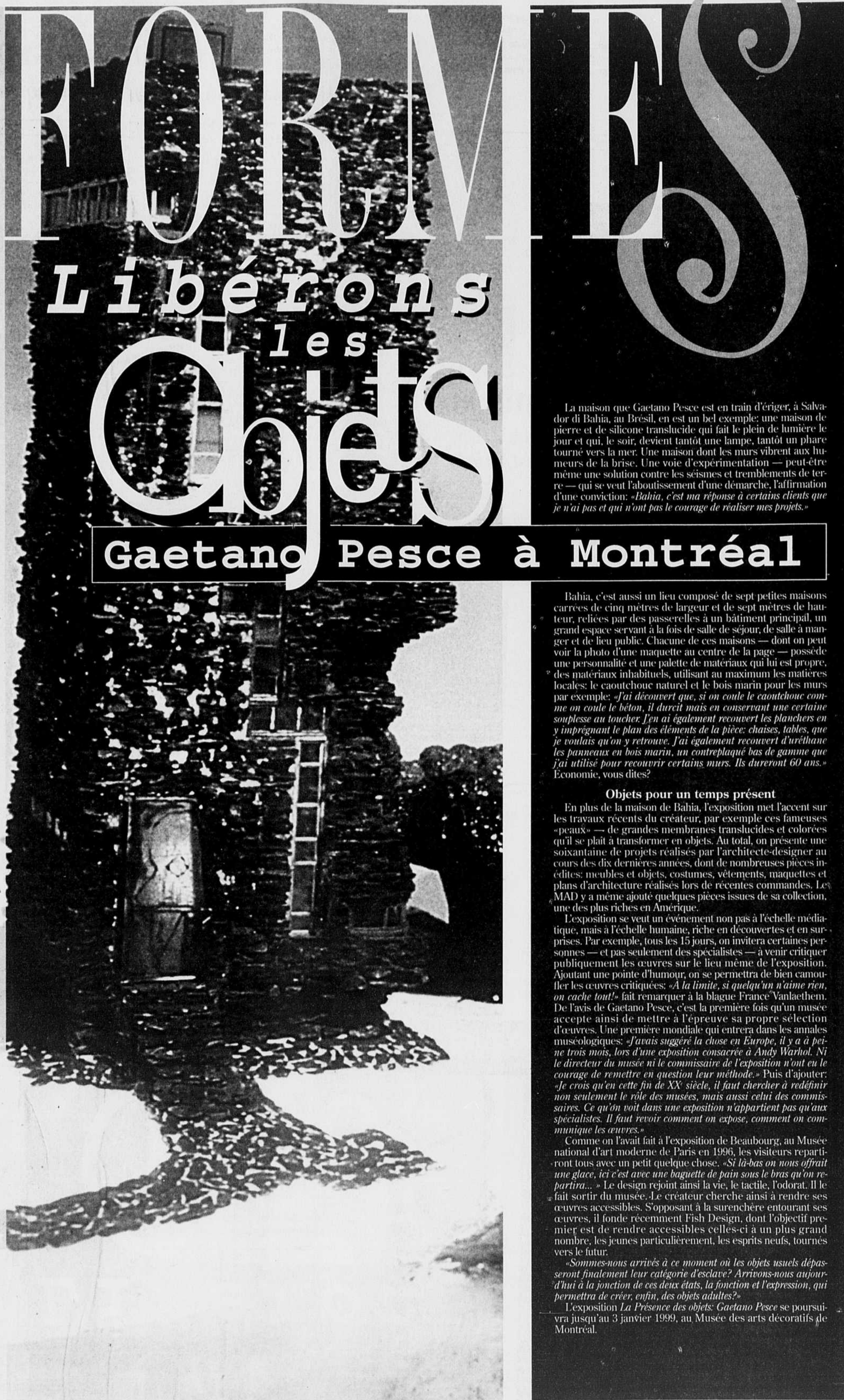
Gaetano Pesce laisse une grande place au hasard dans ses œuvres. C'est aussi par hasard qu'il a découvert Montréal pour la première fois, il y a 22 ans, forcé d'y rester durant trois jours, son avion ne pouvant repartir vers New York à cause d'une tempête de neige, là-bas. *J'en ai profité pour découvrir une ville qui n'avait pas complété son histoire. Une ville où l'absence de monolithisme culturel se reflète par des minorités très présentes et en vie, une vitalité issue d'une confrontation non violente. Ça m'a plu, car le futur c'est cela. Le monde, à l'instar de l'Europe, va vers une globalisation au sein de laquelle les minorités, les identités peuvent se conserver et se développer. Je me suis toujours opposé au conformisme par tous les moyens. Montréal et New York, où je vis, sont des villes de ce genre.*

Tous les moyens, c'est aussi l'utilisation de matériaux non conventionnels, souples et synthétiques, qui lui ont permis de créer de nombreux objets interrogateurs, aux formes éclatées, aux couleurs infinies. *Jusqu'à présent, l'architecture s'est voulue statique, forte, froide, utilisant des matières rigides, cassantes, fragiles. Le design pour le futur doit témoigner de l'avènement d'un siècle féminin — flexible, sensuel, à la grande faculté d'adaptation, enveloppant et visionnaire.* Son œuvre est forte et complexe, mais fondamentale, comme le souligne Françoise Vanlaethem, commissaire de l'exposition et auteure de deux monographies sur l'architecte: *Il y a des préoccupations et des intuitions remarquables dans l'œuvre de Gaetano Pesce, dont on ne parvient pas encore à saisir toute la portée et qui redonne de l'importance aux objets dans le rapport qu'ils entretiennent avec le monde et les êtres.*

Opposant par exemple l'œuvre d'art, à laquelle on accorde volontiers le privilège du sens et de l'expressivité, à l'objet usuel, Gaetano Pesce remarque avec conviction: *«Nous nous trouvons à un moment charnière où les objets usuels doivent se libérer de leur état d'esclave, à l'image des peuples qui, à diverses époques, se sont libérés pour atteindre un niveau d'indépendance, de liberté et d'expression plus grand.»*

La maison, à Salvador di Bahia

Démiurge au pays du design, Gaetano Pesce a su nous captiver par la profondeur de sa réflexion et par le caractère enjoué et optimiste de ses œuvres. Son questionnement dubitatif sur la nécessité du beau, de la perfection et de la reproduction des objets industriels a jeté les bases d'un nouveau paradigme à l'échelle plus humaine: l'industrialisation d'objets similaires mais non identiques, laissés aux aléas du non-prescrit. Des œuvres en accord avec leur contemporanéité. *«Avec mon travail, le design n'est plus une question de formes, mais de méthodes. J'explore des méthodes nouvelles parce que j'utilise des matériaux nouveaux, non traditionnels en architecture. Je cherche à ouvrir des possibilités d'ordre technique et... économique, pourquoi pas?»*



Gaetano Pesce à Montréal

La maison que Gaetano Pesce est en train d'ériger, à Salvador di Bahia, au Brésil, en est un bel exemple: une maison de pierre et de silicone translucide qui fait le plein de lumière le jour et qui, le soir, devient tantôt une lampe, tantôt un phare tourné vers la mer. Une maison dont les murs vibrent aux humeurs de la brise. Une voie d'expérimentation — peut-être même une solution contre les séismes et tremblements de terre — qui se veut l'aboutissement d'une démarche, l'affirmation d'une conviction: *«Bahia, c'est ma réponse à certains clients que je n'ai pas et qui n'ont pas le courage de réaliser mes projets.»*

Bahia, c'est aussi un lieu composé de sept petites maisons carrées de cinq mètres de largeur et de sept mètres de hauteur, reliées par des passerelles à un bâtiment principal, un grand espace servant à la fois de salle de séjour, de salle à manger et de lieu public. Chacune de ces maisons — dont on peut voir la photo d'une maquette au centre de la page — possède une personnalité et une palette de matériaux qui lui est propre, des matériaux inhabituels, utilisant au maximum les matières locales: le caoutchouc naturel et le bois marin pour les murs par exemple: *«J'ai découvert que, si on coule le caoutchouc comme on coule le béton, il durcit mais en conservant une certaine souplesse au toucher. J'en ai également recouvert les planchers en y imprégnant le plan des éléments de la pièce: chaises, tables, que je voulais qu'on y retrouve. J'ai également recouvert d'uréthane les panneaux en bois marin, un contreplaqué bas de gamme que j'ai utilisé pour recouvrir certains murs. Ils dureront 60 ans.»* Économie, vous dites?

Objets pour un temps présent

En plus de la maison de Bahia, l'exposition met l'accent sur les travaux récents du créateur, par exemple ces fameuses «peaux» — de grandes membranes translucides et colorées qu'il se plaît à transformer en objets. Au total, on présente une soixantaine de projets réalisés par l'architecte-designer au cours des dix dernières années, dont de nombreuses pièces inédites: meubles et objets, costumes, vêtements, maquettes et plans d'architecture réalisés lors de récentes commandes. Le MAD y a même ajouté quelques pièces issues de sa collection, une des plus riches en Amérique.

L'exposition se veut un événement non pas à l'échelle médiatique, mais à l'échelle humaine, riche en découvertes et en surprises. Par exemple, tous les 15 jours, on invitera certaines personnes — et pas seulement des spécialistes — à venir critiquer publiquement les œuvres sur le lieu même de l'exposition. Ajoutant une pointe d'humour, on se permettra de bien camoufler les œuvres critiquées: *«À la limite, si quelqu'un n'aime rien, on cache tout!»* fait remarquer à la blague Françoise Vanlaethem. De l'avis de Gaetano Pesce, c'est la première fois qu'un musée accepte ainsi de mettre à l'épreuve sa propre sélection d'œuvres. Une première mondiale qui entrera dans les annales muséologiques: *«J'avais suggéré la chose en Europe, il y a à peine trois mois, lors d'une exposition consacrée à Andy Warhol. Ni le directeur du musée ni le commissaire de l'exposition n'ont eu le courage de remettre en question leur méthode.»* Puis d'ajouter: *«Je crois qu'en cette fin de XX^e siècle, il faut chercher à redéfinir non seulement le rôle des musées, mais aussi celui des commissaires. Ce qu'on voit dans une exposition n'appartient pas qu'aux spécialistes. Il faut revoir comment on expose, comment on communique les œuvres.»*

Comme on l'avait fait à l'exposition de Beaubourg, au Musée national d'art moderne de Paris en 1996, les visiteurs repartiront tous avec un petit quelque chose. *«Si là-bas on nous offrait une glace, ici c'est avec une baguette de pain sous le bras qu'on repartira...»* Le design rejoint ainsi la vie, le tactile, l'odorat. Il le fait sortir du musée. Le créateur cherche ainsi à rendre ses œuvres accessibles. S'opposant à la surenchère entourant ses œuvres, il fonde récemment Fish Design, dont l'objectif premier est de rendre accessibles celles-ci à un plus grand nombre, les jeunes particulièrement, les esprits neufs, tournés vers le futur.

«Sommes-nous arrivés à ce moment où les objets usuels dépasseront finalement leur catégorie d'esclave? Arrivons-nous aujourd'hui à la jonction de ces deux états, la fonction et l'expression, qui permettra de créer, enfin, des objets adultes?»

L'exposition *La Présence des objets: Gaetano Pesce* se poursuivra jusqu'au 3 janvier 1999, au Musée des arts décoratifs de Montréal.

SOURCE: ARCHIVES STUDIO PESCE

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Alessandro Mendini à l'Université de Montréal

Alessandro Mendini, le célèbre designer italien, sera parmi nous, à Montréal, le lundi 5 octobre 1998, à 18 heures 30, à la salle Ernest-Cormier de l'Université de Montréal.

Le grand public, les designers et toutes les personnes qui s'intéressent au design sont chaleureusement invités à faire de cet événement l'immense succès qu'il devrait être.

Dans le cadre de ses activités de promotion de l'excellence en design, l'Institut de Design Montréal tient

à souligner et à soutenir les efforts de l'École de design industriel de l'Université de Montréal et de son directeur, M. Albert Leclerc, qui nous offrent année après année, cette série de conférences exceptionnelles.

Alessandro Mendini
Lundi, 5 octobre 1998, 18 h 30
Grand auditorium de l'Université de Montréal
Salle Ernest-Cormier
Pavillon principal
2900, Chemin de la Tour (accès par Édouard-Montpetit et Louis-Collin), Métro Université-de-Montréal
Entrée libre

Galerie de l'Institut de Design Montréal

Mise sur pied pour faire connaître et apprécier le rôle fondamental du design dans le développement de nouveaux produits, la Galerie de l'IDM propose ces jours-ci de 25% à 40% d'escompte sur des produits sélectionnés.

Ouverte tous les jours, la Galerie est située dans l'aire commerciale du Marché Bonsecours, rue Saint-Paul, dans le Vieux-Montréal. On peut rejoindre son personnel au (514) 866-1255.

Galerie

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
Heures d'ouverture de la Galerie IDM:
Du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h
Du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h